

Le Monde



QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE N° 12370 - 4 F Fondateur : Hubert Beuve-Méry Directeur : André Laurens - VENDREDI 2 NOVEMBRE 1984

L'Inde tente de surmonter les risques de déchirement

La faiblesse des non-alignés

Lorsque, au sommet de New-Delhi en mars 1983, Indira Gandhi succéda à M. Fidel Castro à la présidence des pays non alignés, on attendait d'elle, en général, un recadrage de ce mouvement qui réunit une centaine de pays du tiers-monde. L'Inde n'est-elle pas l'un des berceaux du non-alignement et celui-ci l'un des principes sacrés de sa politique étrangère ? Et l'on était en droit de penser que la haute personnalité d'Indira Gandhi imprimerait sa marque à ce retour aux sources et donnerait une plus grande portée aux initiatives internationales du mouvement.

Or, malgré les efforts de sa diplomatie, Indira Gandhi, au moment de sa disparition, n'avait pas encore enregistré des résultats dont les non-alignés auraient pu se prévaloir. Cela tient certes à l'environnement international et à la prééminence donnée aux rapports Est-Ouest, mais aussi aux contradictions internes qui paralysent souvent toute action unitaire de leur part. Dans une certaine mesure aussi, l'instabilité intérieure en Inde, en accaparant la présidence du mouvement, a hypothéqué son action.

Aussi bien n'a-t-elle pu faire d'avancées sur des questions épineuses comme le conflit entre l'Irak et l'Iran - deux membres du mouvement - ou en Amérique centrale. Et la compréhension manifestée par New-Delhi à l'égard des interventions soviétiques en Afghanistan et vietnamienne au Cambodge ne lui a pas permis de jouer les bons offices dans ces affaires.

Indira Gandhi avait pris la mesure de la relative impuissance des non-alignés, mais la présidence du mouvement lui avait donné l'autorité internationale pour défendre, comme l'a souligné M. Mitterrand, les droits de l'homme dans le tiers-monde, dénoncer la course aux armements nucléaires par les grandes puissances et plaider pour le dialogue Nord-Sud et la coopération Sud-Sud.

C'est à propos de ces derniers dossiers et avec une démarche réaliste, qu'Indira Gandhi a tenté de mettre en œuvre les résolutions du sommet de New-Delhi. Mais la rencontre organisée en octobre en marge de l'Assemblée générale de l'ONU n'alla pas plus loin que des échanges de vues qui ne contribuèrent pas à débloquer les négociations Nord-Sud.

Cependant, avec une louable obstination, l'Inde poursuit sa campagne en faveur d'une conférence monétaire et financière. Simultanément, elle a multiplié les efforts pour que le dialogue politique entre pays en développement trouve son prolongement dans une coopération technologique, scientifique et économique. A New-Delhi, les non-alignés avaient aussi souligné que le « caractère global » de la crise mondiale « avait pour origine les pays industrialisés » et réclamé que des sommes soient dégagées par le désarmement pour favoriser le développement des pays pauvres.

Ces thèmes d'un « appel » lancé par les non-alignés aux grandes puissances demeurent toujours à l'ordre du jour du mouvement, et il reviendra à Rajiv Gandhi de ne pas les perdre de vue. Mais il va de soi qu'en la matière, encore moins que pour la politique intérieure, il n'a pas l'expérience et le charisme d'Indira Gandhi. Et il est probable que le mouvement en souffrira quelque peu.

- M. Rajiv Gandhi, nouveau premier ministre a lancé un appel au calme
- Situation tendue à New-Delhi et dans plusieurs grandes villes

Le fils d'Indira Gandhi, M. Rajiv Gandhi, qui a prêté serment mercredi 31 octobre comme premier ministre de l'Inde, a formé un cabinet de crise avec la participation de plusieurs membres de l'ancien gouvernement.

La situation est tendue à New-Delhi et dans plusieurs grandes villes du pays, où des sikhs ont été victimes de violences. Le couvre-feu a été décrété dans plusieurs quartiers de la capitale, où l'armée a pris en charge le maintien de l'ordre.

« Nous devons à tout prix préserver l'unité et l'intégrité de l'Inde », a déclaré M. Rajiv Gandhi, « Restons calmes, ne laissons pas nos passions obscurcir notre jugement. » Deux phrases-clés extraites, l'une de l'appel lancé par le président de la République, M. Zail Singh, l'autre de la première allocution télévisée du nouveau premier ministre, M. Rajiv Gandhi, qui témoignent, mieux que

de longs discours, de la gravité de la situation et des urgences de l'heure en Inde.

Vingt-quatre heures après la disparition de M. Gandhi, il s'agit de contrôler au plus près et de calmer autant que faire se peut la furie vengeresse qui s'est emparée des foules hindoues de plusieurs grandes villes. Fante de quoi les chances de survie des structures politiques indiennes ne vont pas, à terme, beaucoup plus cher que l'avenir du nouveau gouvernement.

Les assassins d'Indira Gandhi portaient le turban sikh, donc tous les sikhs sont coupables. Pour les hindous les plus fanatisés, ceux qui avaient applaudi à l'intervention de l'armée au Pendjab pour mater les autonomistes turbanés, la situation est aussi simple que cela. Reconnaître globalement coupable d'un quasi-défaite par le moins indulgent des tribunaux, celui de la multitude, la petite communauté des sikhs (deux millions de personnes, soit 2 % de la population),

est aujourd'hui menacé dans son existence même.

Le rêve du Khalistan libre et indépendant, l'état mythique séparé voulu par une importante minorité des disciples du grand gourou, leur a déjà coûté six cents morts au cours de l'assaut du Temple d'or en juin dernier par l'armée. S'il se confirme que les assassins ont bien agi au nom du Khalistan, la revanche posthume de saint Bhindranvalle, le grand prêtre et l'âme des sécessionnistes inséparables pendant l'assaut, risque de leur coûter plus cher encore.

Les cinq grands prêtres de la jeune religion, qui ont condamné l'assaut, ont parfaitement compris la menace. Partout des voix d'intellectuels et de politiciens sikhs s'élèvent pour faire de même et tenter de dénouer la communauté. Le président de la République, lui-même de confession sikh, parle d'assassins « sous-humains ».

Pour les neuf millions de sikhs qui vivent dans le Pendjab, leur propre d'origine, la sécurité est à peu près garantie. D'abord parce qu'ils y

sont légèrement majoritaires (55 %), par rapport aux hindous, ensuite et surtout parce que l'armée et les forces paramilitaires contrôlent virtuellement l'état depuis cinq mois. Pour les trois millions de disciples (sikh en sanscrit signifie disciple) disséminés aux quatre coins du pays, il en va tout autrement. Chacun sait les flambées de violence aveugle dont peuvent être capables les foules indiennes.

Le nouveau gouvernement surt-il la capacité d'éteindre l'incendie avant qu'il n'embrase l'Inde tout entière ? « Notre bien-aimée Indira Gandhi n'est plus », a déclaré son fils Rajiv dans son allocution télévisée, « mais son âme vit toujours. L'Inde vit. L'Inde est immortelle. »

Les plus optimistes ajoutent que si le pays a survécu à l'assassinat du mahatma Gandhi en 1948 (par des extrémistes hindous), il survivra bien à cette nouvelle crise.

PATRICE CLAUDE.
(Lire la suite page 3.)

Le Brésil protège son informatique

Les investissements étrangers interdits

Le président brésilien Joao Figueiredo a approuvé le 31 octobre la loi votée par le Parlement au début du mois qui vise à protéger l'industrie informatique nationale. Cette loi interdit tout nouvel investissement de constructeurs d'ordinateurs étrangers au Brésil et réserve le marché national de mini et micro-ordinateurs aux firmes brésiliennes pour au minimum huit années.

C'est la première fois qu'un pays du tiers-monde non socialiste adopte des mesures aussi protectionnistes dans un secteur de pointe. Le gouvernement explique sa décision en faisant valoir que le Brésil ne peut dépendre des multinationales dans ce domaine, pour des raisons tant économiques que stratégiques.

Le nationalisme informatique semble d'ailleurs faire l'unanimité des partis politiques à Rio-de-Janeiro puisque le candidat de l'opposition à la présidence, M. Tancredi Neves, approuve les mesures : « Sans contrôle national et démocratique, a-t-il déclaré à l'Assemblée, le développement de l'informatique autoriserait une domination sur la société sans espoir de libération. »

E. L. B.
(Lire la suite page 2.)

L'inquiétude des puissances

Une des premières tâches qui attend M. Rajiv Gandhi, fils du premier ministre assassiné, sera de rassurer non seulement ses voisins sur ses intentions à leur égard, mais aussi toutes les grandes puissances. Celles-ci en étaient venues, en effet, chacune pour ses raisons propres et pas toujours de bon gré, à considérer l'Inde comme la garantie de ce qu'elles pouvaient espérer de mieux de la politique étrangère indienne.

Le principal succès de cette politique n'était pas d'avoir su entretenir, envers et contre tout, dans les opinions occidentales l'image d'une Inde non violente et tolérante, celle qu'avaient propagée les bombes du mahatma Gandhi et que contredisaient quotidiennement les morts violentes, les émeutes raciales, religieuses ou sociales survenant d'un bout à l'autre de l'immense empire. Pas non plus d'avoir su garder, à l'ONU et ailleurs, un discours ferme et cohérent contre le colonialisme et pour l'égalité de toutes les nations ; le comportement indien à l'égard de certains voisins, du Pakistan au Bhoutan, montrait bien que l'effet de ces paroles n'était pas toujours celui que New-Delhi considère comme sa sphère d'influence naturelle, en gros ce qui se trouve entre

l'Irak et la Thaïlande. La première réaction (en privé) d'Indira Gandhi à la nouvelle de l'invasion de la Grande-Bretagne n'avait-elle pas été d'établir un parallèle entre cette opération américaine et ce qu'elle pourrait faire à Sri-Lanka, en tirant prétexte de la répression des Tamouls ?

Le succès était d'avoir su créer un environnement international favorable à la réédification de la puissance indienne, grâce à la complexité ou à la neutralisation des superpuissances - les seules avec lesquelles les dirigeants de New-Delhi, derrière leur fausse modestie, se sentent réellement de plain-pied - et en jouant habilement de leurs antagonismes et contradictions. Le non-alignement entre Moscou, Pékin et Washington était devenu une sorte de seconde nature pour Indira Gandhi, mais un non-alignement soigneusement calibré de manière à recueillir le maximum de bénéfices.

Lors d'une conférence franco-indienne tenue à New-Delhi il y a tout juste un an, l'un des traits qui avait le plus frappé les participants français dans le discours des hauts fonctionnaires et hommes politiques

indiens était leur prosovietisme. On ne trouvait pas assez d'excuses au comportement soviétique en Afghanistan (« l'armée rouge a été entraînée bien contre son gré dans cette aventure ») ni, par ricochet, à celui des Vietnamiens au Cambodge. Les Etats-Unis étaient les seuls responsables de la relance de la guerre froide, les SS-20 n'appartenaient rien de nouveau, tandis que les Pershing créaient une menace inacceptable pour l'URSS, etc. Même les rares partisans déclarés de la bombe indienne n'étaient pas les derniers à dénoncer une course aux armements entièrement alimentée, selon eux, par le « complexe militaro-industriel » occidental.

Mais ce prosovietisme, pour n'être pas toujours spontané et pas forcément sincère, n'en était pas moins indépendant et raisonné. L'Inde est l'un des rares pays du monde où l'URSS trouve des défenseurs dans les plus hautes sphères du gouvernement sans imposer une telle attitude par la force, sans même la « suggérer » par une présence ou une aide économique massives, et sans que ses vrais amis idéologiques (les communistes prosoviétiques locaux) participent au pouvoir.

(Lire la suite page 3.)

LIRE EN PAGES INTÉRIEURES

6 Les trois leçons de l'expérience Reagan : la deuxième partie de l'enquête de Paul FABRA : « Regarder le chômage en face ».

20 Le débat sur la « flexibilité » de l'emploi : le premier de deux articles d'Edmond MAIRE, secrétaire général de la CFDT.

DANS « LE MONDE DES LIVRES »

9 Le centenaire de la naissance de Jean PAULHAN : les articles de J.M.G. LE CLEZIO et Roger JUDRIN.

à Erich FRIED, maître à penser des jeunes Allemands : un entretien avec Jean-Louis de RAMBURES.

16 L'événement littéraire du XX^e siècle, d'Henri LEMAITRE : le feuilleton de Bertrand POIROT-DELPECH.

HELENE CARRERE D'ENCAUSSE
DANS
« LA MEMOIRE DU SIECLE »

1956 HISTOIRE
LA DESTALINISATION COMMENCE
HELENE CARRERE D'ENCAUSSE

Peut-on réformer un système totalitaire sans le détruire ?

Une collection de textes inédits au format de poche, 36 titres parus

EDITIONS COMPLEXE

Catalogue gratuit sur demande
aux Editions Complexe, 24, rue de Boenre, B-1050 Bruxelles

HISTOIRES DE FRANCE

Les Vosges en Papouasie

Escles. - Le tout-État, le Tout-Papouas, en fuyant défaut ? Surprenants rétic, étonnant ramage. Huit minutes, un soir de juillet vers 20 heures, un formidable, un terrifiant coup de vent sous un orage estival. Huit minutes pour un cataclysme économique et écologique : 1 milliard de nouveaux francs de dégâts, 12 000 hectares de forêts rouges ou très gravement endommagées, 2 millions de mètres cubes de bois à terre, une dizaine de communes sinistrées à 100 %, des dizaines d'autres touchées et ruinées pour longtemps parce que privées de leur seule richesse : le bois.

Sont-elles donc si loîn, les Vosges, qu'on puisse y subir une tornade sans que Paris, le Paris gouvernant ou le Paris de la presse, ne s'en saisissent vraiment, sinon tardivement ou n'en rende compte véritablement, sinon brièvement ?

Voilà bien une affaire exemplaire, à l'heure de la décentralisation, un cas typique de rupture entre les principes et la réalité. Les Vosges oubliées, les Vosges en Papouasie, De notre envoyé spécial

l'histoire d'une catastrophe tellement naturelle, si proche et si lointaine qu'elle a presque échappé à la routine centralisatrice.

Histoire, en somme, d'une presse nationale - ici et ailleurs - qui n'a pas, en cette affaire, fait son métier. Du mal. Histoire d'un Etat qui n'a pas fait tout son devoir. Ou avec retard.

Pure polémique ? Allons ! Ou plutôt, allez dans les Vosges demander leur avis à ceux qui, un soir de juillet, ont reçu, presque littéralement, le ciel sur la tête et n'en sont pas encore revenus de ce découvrir si seuls l'orage passé. Les Vosgiens ne sont pas contents, le font savoir et n'ont pas tort. La France est encore un pays qui s'offre le luxe d'ignorer par trop ce qui se passe à 350 kilomètres de Paris et de n'apporter que des réponses esthétiques, estives, à une situation d'urgence.

Le mercredi 11 juillet, vers 20 heures, la tornade est arrivée, une espèce de rouleau compresseur blancâtre, 1 à 2 kilomètres de large, dévastant tout sur son passage. Les experts diront après coup que les vents ont soufflé ce soir-là à des vitesses de 200-250 kilomètres à l'heure en certains endroits, et même de 300 kilomètres à l'heure. Suffisamment fort en tout cas pour ravager des forêts entières, non d'épées, ces arbres qui tiennent debout par habitude ou par solidarité collective, mais de chênes, de hêtres castaneux, bicentennaires, solidement enracinés. Le spectacle aujourd'hui encore est totalement incroyable, inimaginable. Des dizaines de milliers d'arbres abattus, ou éclatés, des troncs de chênes transformés en palmiers ou vitilles comme des lianes, un paysage lunaire. Imaginez-t-on, réflexe parisien, le bois de Boulogne systématiquement rasé au canon de marine ? Ce serait un peu cela. Mais en pire et en plus grand, quatorze bois de Boulogne en huit minutes.

PIERRE GEORGES.
(Lire la suite page 8.)

Le Monde

étranger

LA SITUATION EN INDE

Scènes de violence à New-Delhi

L'armée a été appelée à rétablir l'ordre

Les actes de violence contre les sikhs se poursuivraient ce jeudi 1^{er} novembre en Inde à la suite de l'assassinat de la veuve, d'Indira Gandhi par deux membres de cette communauté. Une fusillade, indiquée par l'agence Reuter, a éclaté aux abords d'un temple sikhs dans le centre de la capitale. Comme dans la soirée de mercredi, des attaques de véhicules et

de bâtiments continuent à être signalées. Au moins dix personnes ont été tuées et plusieurs blessés.

Plusieurs centaines de milliers de personnes tentaient d'autre part d'approcher l'ancienne résidence de Pandit Nehru, où le corps d'Indira Gandhi a été transporté. L'armée a été appelée pour rétablir l'ordre dans la capitale.

Correspondance

chargé de pistolet mitrailleur dans l'abdomen, tiré officiellement par deux de ses gardes du corps sikhs, âgés de vingt et un ans et de vingt-quatre ans et qu'elle avait elle-même rappelés à ses côtés pour assurer sa protection rapprochée il y a quelques jours seulement, afin de « préserver le concept séculier de la nation ». Les deux hommes avaient plusieurs années de service, l'un, Beant Singh, avait remplacé un collègue afin d'être de service le matin ce jour-là. L'autre, Satwant Singh, s'était plaint de troubles digestifs et demandé à être porté dans l'allée où le premier ministre devait passer, afin d'être plus près des toilettes... Des petits riens qui révèlent néanmoins la préméditation et qui font apparaître ce qu'on appelle déjà l'« incroyable laxisme » des services de sécurité, pourtant renforcés au lendemain de la prise du Temple d'or d'Amritsar. La vengeance jurée des extrémistes sikhs a ainsi servi cinq mois avant de fondroyer l'Inde.

Après l'événement, la colère populaire n'a pas tardé à se manifester. Dès l'annonce de l'attentat, les Indiens hebétés quittaient leur lieu de travail et une foule de plusieurs milliers de personnes s'accumulaient devant l'hôpital de New-Delhi où, officiellement encore, les docteurs tentaient encore d'intervenir. Si tôt le décès connu, des centaines de jeunes se sont dispersés à travers les quartiers résidentiels de la vieille et de la nouvelle Delhi, pourchassant, dans un véritable esprit de pogrom, tout sikhs ayant le moindre de se trouver sur leur chemin. Les émeutes de l'attentat ont été amplifiées par des appels de la radio à « ne pas laisser les agresseurs s'échapper » et à « ne pas laisser les agresseurs s'échapper ».

confession sikhs, rentré à la hâte dans le courant de l'après-midi d'une voyage au Yémen du Nord, a été lapidé. Devant le risque de débordements dramatiques, l'armée indienne entourait la capitale et prit position dans les rues du vieux Delhi.

Un deuil de douze jours

ailleurs en Inde, une dignité calme côtoyait des éruptions de colère. Au Punjab, à Kanpur, à Calcutta et d'autres villes, des troupes ont dû être dépêchées pour contenir les émeutiers qui brûlaient autobus, camions, magasins et temples sikhs. Sur les frontières, l'armée était en état d'alerte maximale.

A travers ces événements, l'appareil politique s'est ressaisi avec une rapidité étonnante. Alors que les responsables du parti et les membres du gouvernement maintenaient le silence sur l'état de santé de M^{me} Gandhi, un avion spécial ramenait M. Rajiv Gandhi de Calcutta. Pendant ce temps, le conseil parlementaire du Congrès (I) réunissait un comité restreint et désignant pas un gouvernement intérim comme le prévoit la Constitution, mais un nouveau premier ministre en la personne de M. Rajiv Gandhi, seul survivant de deux fils d'Indira Gandhi.

En fin d'après-midi, M. Rajiv Gandhi prêtait serment lors d'une brève et lugubre cérémonie. Immédiatement après, quatre anciens ministres du cabinet de M^{me} Gandhi, MM. Pannab Mukherjee, Narasimha Rao, Buta Singh et P. Shiv Shankar, étaient convoqués à former un premier cabinet de crise. Dans sa première déclaration de chef du gouvernement, M. Rajiv Gandhi a demandé à la nation de « préserver le calme ».

Un deuil national de douze jours a été décrété. Les obèques nationales d'Indira Gandhi auront lieu le samedi 3 novembre.

KIM GORDON-BATES.

Le laxisme des services de sécurité

Vingt-quatre heures après l'assassinat, des faits restèrent flous, contradictoires. Le premier ministre a-t-elle été atteinte de huit ou seize balles, alors qu'elle se préparait à rencontrer une équipe de cinéastes israéliens ? Les assassins étaient-ils deux ou trois ? Ont-ils été immédiatement abattus par les soldats en faction ou ont-ils survécu au moins un ou deux jours ? « Indira » est-elle morte sur le coup ou plusieurs heures après son entrée à l'hôpital ? En vérité, ces questions apparaissent aujourd'hui secondaires.

Pour l'Inde, il suffit de savoir qu'Indira Gandhi a reçu un plein

Face à la montée des extrémismes

par MARIE-FRANCE GARAUD

Vendredi dernier, à New-Delhi, j'ai rencontré M^{me} Gandhi. Notre entretien s'est, dans un premier temps, déroulé en tête-à-tête, puis Indira Gandhi m'a souhaité que certaines de ses déclarations soient rendues publiques.

Tout au long de nos entretiens, Indira Gandhi, tout en manifestant une grande courtoisie et une totale ouverture d'esprit, n'a cessé d'apparaître grave, comme si elle portait déjà le poids invisible des conséquences de ses propres décisions. Après m'avoir fait part de ses préoccupations relatives à la jonction possible des problèmes extérieurs et intérieurs de l'Inde, elle a analysé et précisé les positions de son pays sur les grands problèmes internationaux.

Le premier ministre a bien voulu reconnaître, et même se féliciter à

certaines, égards, des convergences « objectives » entre la politique soviétique et la politique indienne, non seulement en Asie, mais dans d'autres parties du monde concernées par la décolonisation. Mais elle a justifié cette convergence par le fait que l'URSS a toujours soutenu l'Inde lorsqu'elle a été menacée. De plus, elle considérait que en Chine et en URSS le nationalisme compte davantage que l'idéologie totalitaire. Plus profondément encore, elle estimait que le non-alignement était sans doute la politique étrangère qui devait lui permettre, après qu'elle eût permis à Nehru, son père, de conforter les structures de l'Etat indien dans son unité, sans être impliqué dans les conflits entre les super-

puissances. Mais ne peut-on pas se poser la question de savoir si, de ce point de vue, le non-alignement ne recouvre pas la même illusion que la détente ? Indira Gandhi s'est montrée préoccupée par l'évolution de la situation algérienne. En ce qui concerne le Pakistan, elle fit preuve de certaines prudentes. Toutefois, les éventuelles évolutions politiques scribes de ce pays semblaient l'inquiéter davantage que les incidents quotidiens qui se produisent à la frontière indo-pakistanaise.

J'ai été frappée de ce que M^{me} Gandhi ait volontairement effacé toute remarque sur d'éventuelles actions de déstabilisation menées de l'extérieur et qui s'appuyaient sur les dissensions religieuses ou sociales de l'Inde. Pour elle, la montée des idéologies fanatiques à base religieuse représentait le danger le plus immédiat, l'Inde y étant particulièrement exposée par sa diversité ethnique, linguistique et religieuse. Indira Gandhi m'a précisé que fait fait de son inquiétude à propos de la montée des extrémismes, facilitée par le caractère arriéré, voire archaïque, de certaines populations.

Une voie moyenne

Sur un plan géopolitique, Indira Gandhi pensait que l'appréhension d'une nouvelle stratégie de l'espace pourrait aboutir à la création de zones d'influence mutuellement vulnérables et risquant de rendre obsolesces les systèmes de dissuasion de pays à pays. Mais elle n'était pas certaine que la compétition actuelle entre les superpuissances ait un vainqueur ou un vaincu. En effet, elle considérait qu'il fallait tenir compte de facteurs humains et financiers qu'on ne peut complètement appréhender aujourd'hui. Visiblement, ces problèmes ne semblaient l'aborder ceux que pose le développement économique et social de l'immense population indienne. M^{me} Gandhi souligna com-

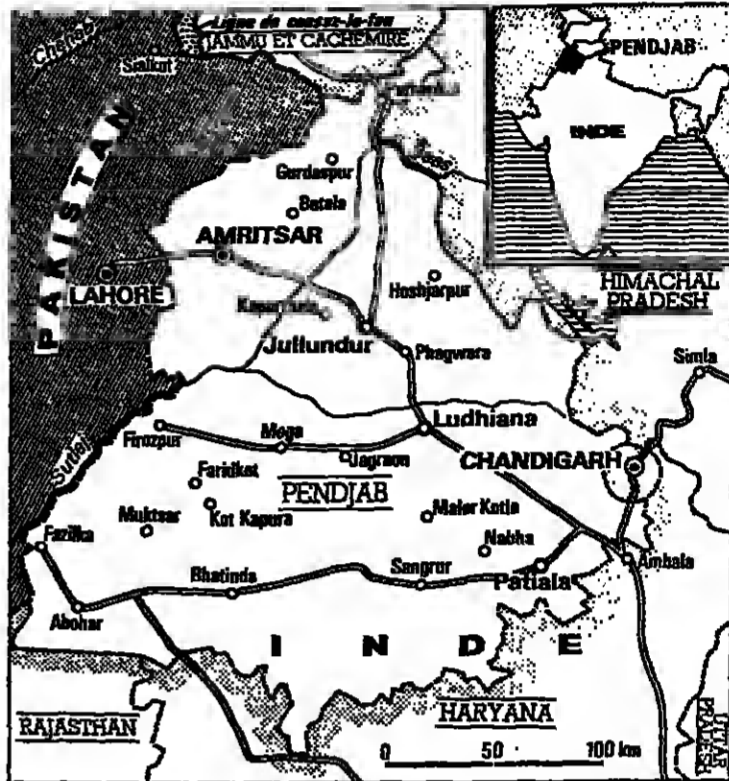
La lutte pour un « pouvoir sikh »

Il y a quelques années, la poignée d'extrémistes sikhs présentait plutôt à sourire. Mais, en 1983, leur détermination politique nourrie de ferveur religieuse, au parfum de révolution iranienne, fit prendre très au sérieux les attentats qu'ils commettaient. Le gouvernement central devait faire face au défi lancé par les fondamentalistes faisant allégeance à Sant Jarnal Singh Bhindranwale, l'illuminé, et par le parti autonomiste sikh modéré, l'Allié des Sant Harchand Singh Longowal, qui avait toujours joué la carte parlementaire mais ne voulait pas être déborder dans la lutte pour un « pouvoir sikh ».

Le sikhisme est une religion mono-théiste au confluent de l'hindouisme et de l'islam, fondée au XVI^e siècle par le gourou Nanak qui prêchait la tolérance — et la non-violence. Ses adeptes — ils sont environ 12 millions en Inde — se signalent par le port d'un turban, de la barbe et, en principe, d'un poignard. Ils luttent en fait depuis l'indépendance de l'Inde, pour que leur spécificité soit reconnue, et ce combat s'est radicalisé ces dernières années. Et ils possèdent de redoutables qualités martiales.

Est-ce parce qu'elle occupe une place dans la nation indienne sans commune mesure avec son importance numérique, qu'elle est principalement installée dans l'Etat du Punjab, dans le nord-ouest de l'Inde ni le revenu par habitant est le plus élevé du pays — que la communauté sikh a ainsi défini le pouvoir central ? Elle est en effet particulièrement entrepreneur non seulement dans l'agriculture — le Punjab est le fief de la révolution verte et un grenier à blé — mais dans également ses réussites dans diverses branches, y compris l'armée et la police.

A la vérité, les facteurs socio-économiques, politiques (la lutte d'influence entre radicaux et modérés) et religieux sont étroitement mêlés dans les préoccupations des sikhs, majoritaires, quoique faiblement, au Punjab. Indira Gandhi ne pouvait céder en tous points à leurs revendications religieuses et politiques sans déclencher une spirale à la surenchère de autres communautés, créer un dangereux précédent et menacer l'unité indienne. Elle accepta cependant le principe d'une révision constitutionnelle afin que le sikhisme ne soit plus considéré par le loi fondamentale comme une dépendance de l'hindouisme. Elle était prête, semble-t-il, à accepter que Chandigarh, la ville réalisée par Le Corbusier, devienne la capitale du



sel Punjab et non pas à la fois de cet Etat et de l'État de Haryana. En revanche, le pouvoir fédéral n'était pas prêt à concéder à la ville religieuse d'Amritsar — La Mecque du sikhisme — un statut d'extraterritorialité.

En fait, ennemi du communisme — l'antagonisme entre membres de communautés ethniques et religieuses différentes — et très soucieuse du sort des hindous (minoritaires au Punjab, où ils n'entendent pas faire les frais d'un quelconque « pouvoir sikh », mais majoritaires dans l'ensemble du pays), Indira Gandhi avait repoussé l'idée de la création d'une entité sikh autonome au Punjab, le Khalistan. Aussi bien New-Delhi tenta-t-elle à plusieurs reprises d'amener les modérés à se désolidariser des actes de terrorisme.

Les fanatismes exacerbés

En Inde, la religion, le sentiment de caste, la misère se chevauchent tous les fanatismes. Le Punjab s'engage en fait cette année dans un cycle de vengeance et de représailles. Des lieux de culte, comme le Temple d'or, furent dirigés en arseaux, puis en citadelles.

Pour la première fois devant une crise politique majeure, Indira Gandhi s'était trouvée à court de solutions, ou plutôt d'issues politiques. Il est vrai que chaque fois qu'une issue paraissait proche dans une négociation,

G. V.

Un destin identifié à celui de la nation

Plus de quinze ans à la tête d'un pays de plus de sept cent millions d'habitants... La mort a le mérite, si l'on peut dire, de remettre un destin en perspective.

Tout a été dit, sans qu'il y ait lieu aujourd'hui d'en rien retrancher, sur les dangereux travers d'Indira Gandhi. Les plus inquiétants sont aujourd'hui les plus lourds de conséquences. Personnellement hors série, elle a fait le vide autour d'elle dans le monde politique indien. C'est elle-même qui, dans la plus grande démocratie du monde, a tout fait pour que son fils Rajiv — après la déposition de son cadet Sanjay — soit désigné pour lui succéder. Si l'on a pu parler, après Maitraux, des « frères épaves » de la fille de Nehru, celles de ce jeune quadragénaire, entré en politique il y a à peine quatre ans, paraissent elles aussi bien fragiles. Dynastie ne fait pas loi. Si de Gaulle a pu évoquer en son temps le trop grand nombre de candidatures qui se présenteraient pour prendre sa succession, in même genre d'humour politique n'était pas de mise à New-Delhi.

Avec de Gaulle, pourtant, le rapprochement n'est pas dépourvu. Peu de personnalités, pour le meilleur et pour le pire, se sont autant identifiées dans leur destin à celui de leurs nations respectives. Une certaine intransigence, la conviction incarnée d'une « légitimité » qui pouvait, à l'extrême, les placer au-dessus des lois, ont fait que l'un comme l'autre, sur des continents différents mais sur la même planète, ont marqué leur temps, ont littéralement engendré une force politique.

Car c'est sans doute à partir d'aujourd'hui, du fait de son absence, que l'on va pouvoir mesu-

ALAIN JACOB.

Le Monde
5, RUE DES ITALIENS, 75477 PARIS CEDEX 09
CCP: 4287-23 PARIS - Tél.: MONOPAR 69672 F
Tél.: 246-72-23
PRIX DE VENTE A L'ÉTRANGER
Abonnements
FRANCE
3 mois 6 mois 9 mois 12 mois
341 F 683 F 859 F 1080 F
TOUTS PAYS ÉTRANGERS
PAR VOIE NORMALE
661 F 1245 F 1519 F 2368 F
ÉTRANGER
(Pour messages)
L. - BELGIQUE-LUXEMBOURG
PAYS-BAS
381 F 683 F 979 F 1240 F
SUISSE-TUNISIE
484 F 830 F 1197 F 1530 F
Par voie aérienne: tarif sur demande.
Les abonnements qui paient par chèque postal (tous virements) voudront bien joindre un chèque à leur demande.

كاتبان الأخبار

Le Monde

société

L'ASSASSINAT DE GRÉGORY VILLEMEN

Graphies suspectes

De notre envoyé spécial

Epinal. - Un couple est gardé à vue, depuis le mercredi après-midi 31 octobre, dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat du petit Grégory Villemén, quatre ans et demi, jadis, pieds et poings liés, dans la...

de M. Jean-Marie Villemén, père de Grégory. Sa mère, dédicée en lui donnant naissance, était la sœur de la grand-mère de Grégory. M. et M^{me} Laroche, un fils, Sébastien, sensiblement du même âge que la petite victime, Sébastien, qui souffre d'une hydrocéphalie, a été récemment opéré, mais il ne serait que légèrement handicapé.

C'est après avoir eu connaissance, par téléphone, des résultats des expertises graphologiques, réalisées par des procédés infrarouges à Sarrebruck (RFA), que les enquêteurs vus ont d'abord interpellé M. Laroche, considéré comme l'auteur des lettres anonymes, adressées de novembre 1981 à mai 1983, aux parents de Grégory, et surtout comme le « corbeau », qui a écrit, juste après le mort du petit garçon, à M. Jean-Marie Villemén: « Te voilà content avec ton pognon. Ton fils est mort, et je me suis vengé ».

CONDAMNATION D'UN MÉDECIN ACCOCHEUR

Bordeaux. - Un médecin accoucheur a été condamné, le mardi 31 octobre, à un an de prison avec sursis et 10 000 F d'amende par le tribunal correctionnel de Bordeaux.

Le 6 mars 1979, il avait été appelé pour une urgence dans une clinique où il assurait un service en suppléant de son cabinet personnel. Il était intervenu pour pratiquer une césarienne avec un retard important d'environ une heure trois quarts.

Dans les tout premiers jours du déclenchement de cette affaire, les lettres anonymes avaient paru écrites par une main de femme. Ce ne serait donc pas le cas, mais M^{me} Laroche, actuellement interrogée séparément de son mari, a été également interpellée, car il ne paraît pas vraisemblable aux autorités que le couple ait pu agir l'un sans l'autre.

Dans l'immédiat, ce jeudi 1^{er} novembre en fin de matinée, M. Laroche, dont le visage correspond au deuxième portrait-robot établi dans cette affaire - « l'homme aux favoris », - et son épouse se sont interrogés (le mari à Epinal, sa conjointe à Bruyères) que sur leurs agissements de « corbeau ». Ils se sont, selon toute vraisemblance, très prochainement défilés au parquet d'Epinal, auprès de M. Jean-Pierre Lambert, juge d'instruction chargé de l'affaire.

La fondation des rumeurs

De notre correspondant régional

Nice. - Des commerçants juifs soupçonnés de se livrer à la traite des Blancs, l'imminence d'une pénurie de sucre, la présence de scorpions dans des jouses en peluche à Nice, ou de serpents venimeux dans des réfrigérateurs à Mithoua, l'organisation d'inhumations clandestines de Chinois à Paris, autant de rumeurs sans fondement qui se sont propagées ces derniers années en France, avec des conséquences sociales ou économiques, parfois importantes.

Pour mieux connaître ce phénomène de société et, si possible, en limiter la nocivité, un groupe d'étudiants en sciences humaines constitué sur l'initiative et sous la présidence d'un jeune professeur de communications à l'Ecole des hautes études commerciales, M. Jean-Noël Kapferer, vient de créer une Fondation pour l'étude et l'information sur les rumeurs (FERI). Dans un premier temps, ce nouvel organisme a concentré ses efforts sur l'approfondissement d'un rumeur exemplaire, dite « de Villejuif », qui, depuis 1976, consiste à accréditer l'idée que de nombreux additifs alimentaires autorisés par les pouvoirs publics seraient cancérigènes.

Baromètre

A l'origine, un tract anonyme énumérant une série d'additifs pernicieux dangereux - dont le très banal acide citrique E 330 - et faussement couvert de l'autorité du Centre anti-cancer de Villejuif. En huit ans, ce tract a touché, selon les estimations de la fondation, sept millions de personnes.

DEUX JUGEMENTS

On peut traiter M. Le Pen d'adepte de Hitler mais pas de le représenter faisant le salut fasciste

M. Jean-Marie Le Pen a perdu, mercredi 31 octobre, le procès qu'il avait intenté au Courrier picard et son président pour la somme de 10 millions de francs de dommages-intérêts. Le tribunal a jugé que M. Le Pen n'est ni un adepte de Hitler, ni un représentant du parti nazi, mais qu'il a abusé de son statut de député de la droite pour faire le salut fasciste.

Le tribunal d'Amiens, présidé par Mlle Marie-Victoire-Ducharme, a estimé que les propos de M. Le Pen, « l'émission de discours par le Courrier Picard », ne visaient nullement M. Le Pen, homme privé, mais le chef de file d'un courant de pensée politique. Dès lors, souligne le jugement, le président du Front national « ne peut s'offusquer de faire l'objet d'appréciations critiques et d'attaques, même vives, de la part de ceux qui reculent ses options politiques ».

CARNET

Naissances

- Evryne GAVRINI et Marc GIRARDON sont heureux d'annoncer la naissance de Olivia, le 14 octobre 1984, 361, rue Lecourbe, 75015 Paris.

Mariages

- M. et M^{me} ENEL-POIZOT, M. et M^{me} FOURNIER, ont le plaisir d'annoncer le mariage de Corinne et Laurent, samedi 3 novembre, à Desvres (62).

Décès

- M^{me} Daniel Drode, Muriel et Frédéric, font part du décès de M. Daniel DRODE, surveu au Havre, le 22 octobre 1984, 66, rue Gabriel-Moody, 76600 Le Havre.

Remerciements

- La famille Et les amis de Pierre KAST remercient sincèrement tous ceux qui se sont associés à leur peine.

Irène

- M^{me} Céline Podvin, Les sœurs Vital et Madeleine Elakim, Agnès, Philippe et Florence, remercient tous ceux qui se sont associés à leur deuil à l'occasion de la perte cruelle de leur petite-fille, fille et sœur, Irène.

Communications diverses

- Une conférence de presse ayant pour thème « Les Européens déportés en URSS » est organisée le lundi 5 novembre, à 10 h 30, Salle des Ingénieurs, 9 bis, avenue de France, 75001 Paris. Sous la présidence de M^{me} Simone Vell, y participeront notamment MM. Pierre Rigoulot, auteur du livre Des Français au goulag (1917-1984), les historiens Alain Besançon et Emmanuel Le Roy Ladurie, et le philosophe André Glucksmann.

Les Vosges en Papouasie

(Suite de la première page.)

Encore ne parle-t-on là que des Vosges. La Côte-d'Or, la Haute-Saône (5 000 hectares de forêts ravagées, trente communes sinistrées), la Meurthe-et-Moselle et la Moselle ont payé leur tribut.

Des villages - quatre-vingts sinistrés - ont la malchance de se trouver sur le parcours de cette tornade, de ces cumulo-nimbus type « Soudraie » et à l'horizontale. Certains furent totalement détruits, ils encore, comme victimes d'un bombardement. Il faut avoir vu ce qu'il reste d'Éclès, un petit pays de trois cent quatre-vingt six habitants, pour comprendre: les maisons écroulées, certaines ayant imposé comme un téléviseur, l'église, la mairie, l'école, détruites, 8 millions de francs de dégâts, peut-être 10, en huit minutes, pour ce seul village.

Bref, un cauchemar. Mais jusqu'à, si l'on ose dire, rien que de très anormal. Un Etat ne saurait garantir ses citoyens contre tout, y compris les cumulo-nimbus ravageurs. La presse ne saurait rendre compte des cyclones encore à venir. C'est après que la question se pose. Pourquoi, pourquoi, ce court-circuit national, au point que les Vosges ont pu éprouver, après un sentiment de catastrophe, celui de l'abandon?

Ce bois dont on fait les discours

Il ne s'agit pas, répétitions, de polémiques. Les élus locaux ont polémique tout l'été. M. Serge Barthelemy, député socialiste des Vosges, dénonçait dès le 13 juillet la carence et le lentateur des secours. M. Haroun Tazieff, secrétaire d'Etat à la prévention des risques naturels et technologiques majeurs, a polémique, lui aussi, estimant dans un rapport adressé au premier ministre que « le sentiment d'oubli des populations locales causé par des difficultés d'organisation des secours fut aggravé par les élus, dont le parti appartenait à l'opposition ».

Ce qui vaut évidemment une verte réplique de M. Philippe Seguin, député RPR et maire d'Épinal, demandant au premier ministre « un rappel à l'ordre, au sens de la mesure de M. Haroun Tazieff, avant que la foudre de la tornade n'incombe à l'opposition ». Passé de polémique. Reste le sentiment vosgien bien réel d'oubli, d'un manque national au devoir et à la solidarité. Et reste un certain nombre de constatations.

Le premier tient à la date même du sinistre. Les tempêtes ne devraient jamais se manifester le 11 juillet, à la veille d'un week-end de fête nationale, à l'avant-veille d'un changement de gouvernement. Ceci est inconvenant. Deuxième constat - les témoignages sont très nombreux sur ce thème, - les secours d'urgence et notamment le plan ORSEC déclenché à 9 h du matin le 12 juillet par le préfet des Vosges n'ont pas apporté de réelles satisfactions à la situation.

SPORTS

Gérard Larrousse quitte Renault pour Ligier

Gérard Larrousse, directeur général de Renault-Sport, depuis le 1^{er} janvier 1976, a rendu publique sa démission, mercredi 21 octobre. Cette démission intervient au terme d'une saison où, pour la première fois depuis 1979, les voitures de la Régie nationale n'ont pas remporté la moindre victoire dans le championnat du monde de Formule 1, un seullement après qu'Alain Prost eût laissé le titre mondial pour deux points au Brésilien Nelson Piquet.

« Je reste persuadé que Renault a le potentiel pour réaliser ses ambitions », a indiqué Gérard Larrousse. « Je ne mets pas en question les structures ni les hommes. Le moment n'est pas mort, bien au contraire, et notre équipe choisie est loin d'avoir démerité. Je trouve qu'il n'aurait pas été honnête de rester à la tête de Renault-Sport, plus par habitude que par passion. »

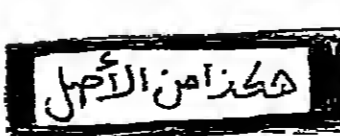
« Coupes d'Europe de basket-ball. - En match aller du deuxième tour de la coupe d'Europe des clubs vainqueurs de Coupes, Villeurbanne a été vaincu par l'Alvik de Stockholm, 91 à 77. En Coupe Korac, le Stade Français a battu l'équipe israélienne de Ramat Gan, 96 à 83. En revanche, Le Mans a été battu à Mariembourg (Belgique), 88 à 76, tout comme Aulnay à Santa Coloma (Espagne), 88 à 72. »

« Bons départs des Français au tournoi de tennis de Stockholm. - Guy Forget s'est qualifié, mercredi 31 octobre, pour les quarts de finale du tournoi de Stockholm, doté de 250 000 dollars, en battant l'Espagnol Higuera, 6-2, 6-3, après avoir éliminé au premier tour le Brésilien Motza, 7-6, 6-4. Henri Leconte qui a battu au premier tour le Suédois Simonsen, 6-2, 6-3, affronte au deuxième l'Américain Comors.

Advertisement for 'nouveau drouot' with details of the Hotel des ventes, telephone number (246-17-11), and a list of art exhibitions and events for the week of November 1-5, 1984.

Advertisement for 'CARNET' featuring sections for Naissances, Mariages, Décès, Remerciements, and Irène.

Advertisement for 'Pompes Funèbres Marbrerie CAHEN & C^o' with contact information including phone number 320-74-52.



AMÉRIQUES

États-Unis

Les trois leçons de l'expérience Reagan II. - Regarder le chômage en face

Dans le précédent article (le Monde du 1er novembre), Paul Fabra a expliqué une des premières leçons que l'on peut tirer de l'expérience Reagan...

en majorité des emplois dans des activités de services, souvent mal protégées (entendez : pas syndicalisées), à rémunération peu élevée, et argument favori, requérant peu ou pas de tout de qualification. (Voir l'article de François Renard dans le Monde du 30 octobre.)

Tout se passe en somme comme si l'on réussait par avance toute victoire contre le chômage obtenue autrement que par les moyens habituellement mis en œuvre, tels les divers stades de formation que M. Laurent Fabius promet désormais à tous les jeunes Français qui n'ont pas été embauchés. Or, les effets de tels mesures sont des plus limités, cela dans tous les pays et depuis de longues années. La vérité est que les hommes politiques et leurs conseillers sont devenus très sceptiques : « Dans ce domaine, nous n'avons aucune certitude et nous avançons à tâtons », nous disait l'un d'eux en juillet dernier, au moment du changement de gouvernement.

Il y a quelques années, les Américains nourrissaient encore sur la « haute technologie », qu'il conviendrait évidemment, faut-il le dire, de développer au maximum, certaines des illusions qui ont encore cours en Europe. Le gouvernement de l'Etat agricole du Iowa avait alors fait imprimer des affiches et des placards publicitaires dont le souvenir fait encore rire aujourd'hui aux États-Unis : « Installez-vous dans l'Iowa, un pays de cervelles » (State of minds). Il voulait, pour attirer de nouvelles industries, suivre le brillant exemple du Massachusetts qui, au cours des quinze dernières années, a surmonté la crise de désindustrialisation (les industries traditionnelles allaient s'installer dans le Sud) en devenant un des hauts lieux de la technologie. Il n'y a pas si longtemps ce petit Etat, avec 2,5 % seulement de la population totale des États-Unis, représentait à lui seul 25 % de tous les investissements de venture capital.

On est encore loin, cependant, d'une véritable stabilisation. Il est dangereux de compter sur une monnaie surévaluée pour peser sur les prix intérieurs ; on ampute les profits des entreprises qui ont subi au troisième trimestre une baisse plus forte que celle qui était prévue par Wall Street ; on prépare la voie, pour le jour où la conjoncture sera retournée à une forte hausse des capitaux (au taux actuel du change, l'achat de dollars, ne serait-il pas un bon risque ?). En l'absence d'un dollar surévalué la hausse de l'indice des prix, estime-t-on, pourrait être supérieure de deux points environ à ce qu'elle est actuellement, c'est-à-dire qu'elle serait proche de 7%. C'est le pourcentage d'augmentation des prix des seuls services qui comptent pour la moitié environ dans la pondération de l'indice du coût de la vie. Si celui-ci se comporte avec plus de vigueur, cela s'explique, en partie par l'incidence dépressive (déflationniste) exercée par la baisse en valeur absolue des cours du pétrole et de ses dérivés ou des produits agricoles. La quasi-totalité du coût de l'alimentation est, pour partie, un reflet du marasme, voire, dans plusieurs régions du Midwest, West, de la dépression qui frappe le secteur de l'agriculture.

En résumé, on ne voudrait voir le chômage résorbé qu'en faisant entrer tous les candidats à un emploi par la grande porte. On a, bien sûr, raison d'insister sur l'importance de la formation professionnelle, mais quels que soient les efforts entrepris dans ce domaine, il restera qu'un grand nombre d'hommes et de femmes cherchant du travail auront peu ou pas de qualifications particulières (ce qui est le cas même de ceux et de celles qui ont terminé leurs études secondaires et sont allés un ou deux ans au-delà). Que les nouveaux emplois créés aux États-Unis le soient « en bonne partie dans les services (santé, restauration, loisir) et occupent une grande place) est un fait, mais c'est un fait auquel on devrait s'attendre. Ne pas l'accepter, c'est implicitement condamner des dizaines de milliers de personnes de tout âge au chômage. Sur ce terrain au moins, M. Reagan n'aura pas été un illusionniste ; il aura contribué à poser l'angoissant problème du chômage dans des termes plus réalistes et à commencer à le résoudre. C'est la deuxième leçon que l'on peut tirer de son expérience.

En prenant de la distance vis-à-vis des activités de pointe dans lesquelles ils excellent, les Américains donnent encore une utile leçon de réalisme. Celle-ci pourrait bien ne pas servir longtemps si les actualités de M. Reagan sur l'inouï déficit des dépenses devaient se perpétuer.

Prochain article : LE TEST

Nicaragua

L'important pour nous est que les élections aient lieu nous déclare M. Ramirez, candidat des sandinistes à la vice-présidence

Managua. - Membre de la junte de gouvernement du Nicaragua, M. Sergio Ramirez est le candidat du Front sandiniste à la vice-présidence de la République aux élections du 4 novembre. Exilé au Costa-Rica pendant les dernières années du régime de Somoza, il a appartenu, à San-José, à ce qu'on a appelé le « groupe des douze », chargé de soutenir et d'expliquer la politique du Front.

De notre envoyé spécial pour convaincre si ses amis de la Coordination ni la Contra. Nous nous avons donc maintenu la date du 4 novembre.

Le Parti libéral indépendant de Virgilio Godoy a lui aussi renoncé, alléguant le manque de garanties. Le Parti conservateur démocrate menace d'être le plus sûr des investissements de venture capital.

« La Coordination démocrati- que a renoncé à participer aux élections en raison du « manque de garanties ». Comment expliquez-vous cet échec ?

« Nous étions effectivement intéressés à la participation d'Arturo Cruz, le leader de la Coordination - ne serait-ce que parce que l'administration Reagan était contre. Nous avons fait des concessions. Il y a eu une longue négociation. Puis une dernière tentative a eu lieu à Rio-de-Janeiro, à la fin septembre, à l'occasion d'une réunion de l'Internationale socialiste : car, c'est vrai, nous avons été, pendant toute cette période, très attentifs aux réactions internationales. Le rendez-vous de Rio, entre Cruz et le commandant Bayardo Arce, était celui de la dernière chance. Les partis devaient inscrire le 1er octobre au plus tard. Arturo Cruz était rentré à Managua en disant qu'il était aussi mandaté par la Force démocratique nicaraguayenne, l'organisation armée anti-sandiniste du Nord. Nous lui avons donc proposé un accord sur la base suivante : nous repoussons les élections au 25 janvier 1985 ; en échange, la Contra s'engageait à un cessez-le-feu et à une évacuation du territoire nicaraguayen. Ce repli de la Contra aurait eu lieu du 7 au 25 octobre, sous la supervision des pays du groupe de Contadora. Arturo Cruz était d'accord. Mais il n'a

vice-président élus par le peuple. L'important est que les secteurs représentatifs du Nicaragua. Les partis conservateurs l'espèce politique qu'ils ont obtenu. La liberté de la presse sera maintenue, avec les restrictions de la situation de guerre. Nous n'allons sûrement pas fermer la porte. Simplement il y aura de nouvelles règles du jeu.

EUROPE

Espagne

Limogeage d'un militaire de haut rang hostile à la politique marocaine de M. Gonzalez

Madrid. - Le gouvernement espagnol a destitué, de ses fonctions, le mercredi 31 octobre, le capitaine-général de la région militaire de Saragosse, le lieutenant-général Manuel Alvarez Zalba, vingt-quatre heures à peine après des déclarations explosives de ce dernier.

partir avec le pouvoir civil en 1977 pour s'être opposé publiquement à la légalisation du Parti communiste) connaissait certainement le sort qui l'attendait. Tout porte donc à croire que, à quatre jours de la retraite, il a choisi consciencieusement de quitter la scène avec fracas en portant sur la place publique les préoccupations de nombre de ses pairs.

Le lieutenant-général Alvarez, qui devait en tout état de cause prendre sa retraite le 4 novembre, avait exprimé sans détour, mardi, son opinion sur un thème virtuellement tabou à Madrid : les conséquences pour l'Espagne du traité d'union conclu en août dernier entre le Maroc et la Libye. Contredisant ouvertement les déclarations du président du gouvernement, M. Felipe Gonzalez, il avait affirmé que « ce traité affecte beaucoup notre pays et est sans doute à l'origine de la décision (du gouvernement) d'élaborer un nouveau plan stratégique national ». Analysant les conséquences du traité en fonction du problème de Ceuta et de Melilla, les deux enclaves espagnoles sur la côte nord-africaine revendiquées par le Maroc, il ajoutait : « Nous n'avons pas de forces suffisantes pour défendre ces deux villes de l'intrusion face à une occupation marocaine. Nous ne pourrions le faire qu'en attaquant nous-mêmes. »

Le moment choisi ne pouvait être plus mauvais pour le gouvernement, qui multiplie ces derniers temps les gestes de bonne volonté à l'égard du Maroc. Le ministre de la défense, M. Narcis Serra, a entamé le mercredi 31 octobre une visite officielle à Rabat, où se trouve déjà le chef d'état-major de l'armée de l'air, le lieutenant-général José Santos Pralba. M. Serra n'a pas exclu que l'Espagne et le Maroc puissent mettre à point un accord militaire bilatéral « dans le futur ». Les deux pays effectuent par ailleurs, pour la première fois, des exercices aériens conjoints dans la zone du détroit de Gibraltar.

Pologne

Les obsèques du Père Popieluszko auront lieu samedi à Varsovie

Varsovie (AFP, Reuter). - Les Polonais ont entendu l'appel à « ne pas manifester » lancé le mardi 30 octobre par M. Walesa après l'annonce de la découverte du corps du Père Popieluszko. L'ambassadeur de Solidarité, assassiné par des membres de la police politique. Ils ont vécu dans le calme leur première journée de deuil, mercredi, et aucun rassemblement n'a eu lieu en dehors des messes célébrées dans de nombreuses églises. La présence policière à cependant été considérablement renforcée dans deux bastions du syndicat dissous, Gdansk et Wrocław. Les ouvriers des aciéries de Varsovie, dont le Père Popieluszko était l'ambassadeur, avaient, dans la nuit de mardi à mercredi, débranché symboliquement les machines dix minutes toutes les heures, mais ils ont quitté l'usine sans manifester. La douleur et la colère contenues étaient également sensibles dans la paroisse du Père Popieluszko, Saint-Stanislas, au nord de Varsovie, où les fidèles sont venus déposer autour de l'église des milliers de petites bougies à la mémoire du mort et un amoncellement de fleurs et de banderoles.

ait lieu au cimetière de Powaski, le plus grand de la capitale, où reposent toutes les grandes personnalités polonaises. Rien n'a filtré jusqu'à présent des résultats de l'enquête et on ignore toujours si les recherches pour trouver les « complices ou commanditaires éventuels » des policiers ravisseurs ont donné des résultats. Deux anciens dirigeants de Solidarité clandestine, MM. Vladyslaw Frasnuk et Josef Pinior, qui sont sortis de prison mercredi, après deux mois de détention pour « tentative de troubler l'ordre public », ont dénoncé, dans un communiqué commun, « le sentiment d'impunité » dans la police qui a rendu possible l'assassinat du Père Popieluszko. Cet « assassinat barbare n'est pas le premier de ce genre », ont affirmé les deux hommes, qui ont rappelé le cas de Grzegorz Przymyk, le lycéen battu à mort dans un commissariat de Varsovie, en mai 1983, et celui de Piotr Bartoszew, un militant de Solidarité rurale, trouvé mort en rase campagne en juillet dernier. Ces morts, estiment les deux anciens militants, « prouvent la nécessité d'un contrôle social sur ceux qui sont chargés de faire appliquer la loi et qui la violent systématiquement ». L'ancien porte-parole de Solidarité, M. Janusz Onyszkiewicz, a déclaré pour sa part, mercredi, que des commissions de défense des droits de l'homme, actuellement à l'étude, contrôleront les activités des autorités communistes et de la police. Vingt-quatre intellectuels et ouvriers de Wrocław ont déjà annoncé leur intention de constituer une telle commission dans la semaine qui vient. C'est la première initiative ouverte de l'opposition en vue de créer des groupes organisés depuis l'interdiction de Solidarité en décembre 1981.

Le PCF et la Turquie. - M. Georges Marchais a adressé au premier ministre, le mercredi 31 octobre, une lettre dans laquelle il lui demande d'exiger l'expulsion de la Turquie du Conseil de l'Europe, après la récente exécution du militant extrémiste de gauche Hidir Aslan. Le secrétaire général du PCF souligne que « vingt-huit condamnés à mort peuvent être pendus dans les jours qui viennent, leur dossier étant en instance de ratification par l'Assemblée nationale turque. »

Le Monde RÉALISE CHAQUE SEMAINE UNE ÉDITION INTERNATIONALE spécialement destinée à ses lecteurs résidents à l'étranger Exemplaires spécimen sur demande

16. Le feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : « l'Aventure littéraire du vingtième siècle », d'Henri Lemaître. 14. Lettres étrangères : les fables d'Erich Fried, maître à penser des jeunes Allemands. 15. Enquête : en bibliobus sur les routes de l'Ardèche ; à l'hôpital, la guérison par les livres. 16. Essais politiques : les chemins de Michel Jobert ; les soupirants de l'Elysée.

Le Monde des livres

L'éclat secret de Jean Paulhan Les mystères de la raison

Il y a cent ans, naissait Jean Paulhan. Cette éminence grise de nos lettres conjugait l'état d'alerte et l'état de merveille.

Par Roger JUDRIN

Ni la religion, ni la philosophie, ni la science, ni la sagesse, ni la poésie, ni le roman, ni la politique, ni la peinture, ne fixèrent le dard oblique et patient de l'abeille sans ruche que fut Jean Paulhan. Mais il nous a laissés de sa longue vie le miel sauvage de sa curiosité.

Paulhan songea, dès ce moment, à se passer quelquefois des auteurs pour penser à ce qu'ils avaient dit tout autrement qu'ils avaient pensé le dire.

Le cercle magique

Le bureau de la Nouvelle Revue française devint le creuset de cette inépuisable étude.

Il était donc né pour la critique. Elle serait facile si elle n'était un art et l'un des plus difficiles. Car mieux on comprend, plus on s'étonne d'avoir cru comprendre. La clarté est assez mystérieuse pour n'étonner que les gens d'esprit ; et obéir à l'esprit, c'est ne jamais se contenter du sien.

Jean Paulhan naquit de lui-même et des proverbes madécasses. Il était tombé de Paris dans une île - Madagascar - où, comme chez les bergers de Virgile, l'a-propos du joueur le plus habile à jeter des adages à son adversaire valait par les mots la querelle. La nouveauté de ces duels et l'extraordinaire autorité des phrases faites engageaient le jeune Français à les traduire, c'est-à-dire à en rafraîchir le sens par la nudité du détail. Jean Paulhan s'aperçut que la beauté des fleurs dépendait beaucoup moins d'elles-mêmes que du bou-

quet qui les nouait. La vérité ne suffisait pas à l'expression de la vérité. Le ton des voix suppléait à l'usage et à l'usure des métaphores. Paulhan n'était point du tout le Père Joseph d'un Richelieu de théâtre. L'ascendant qu'il eut, par degrés et par moments, sur les Versaillais des lettres ne relevait pas des sortilèges. Il était le bourreau d'un travail dont on ne voyait jamais la victime. C'était un liseur assidu, ponctuel et rapide. Exact et court, il ne parlait guère que par la plume. Il persévérait dans la netteté de ses jugements et il revenait rarement sur une opinion qu'il s'était faite, mais jusque dans ses billets, il assaisonnait de grâce et de politesse la nécessité des refus.

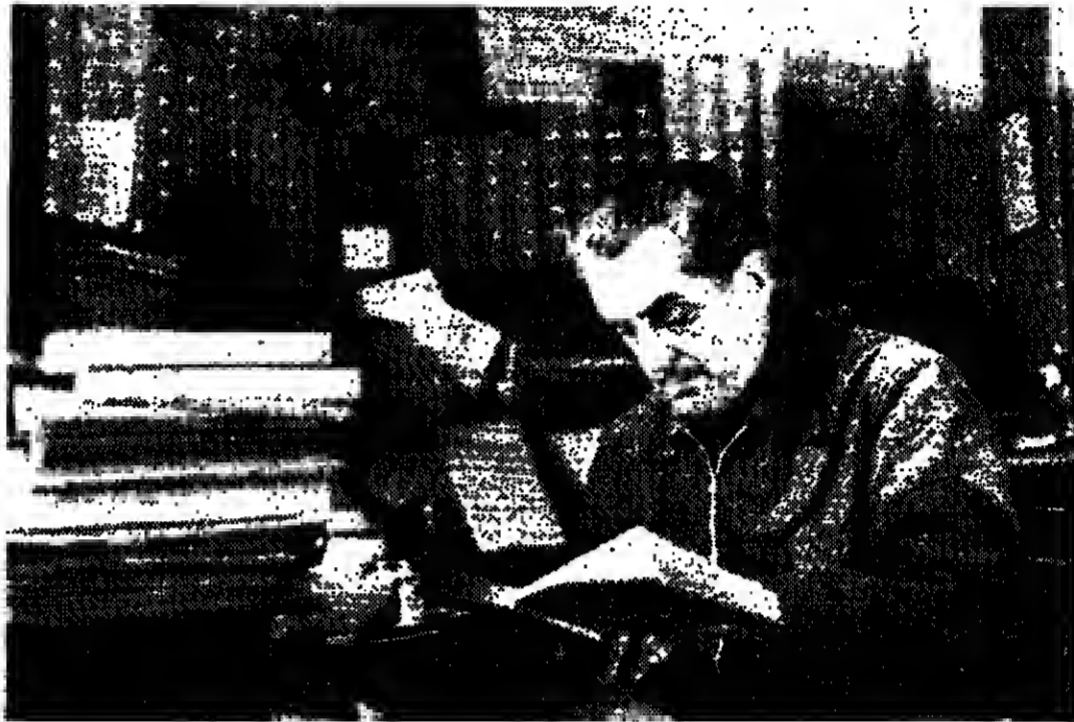
Ce n'était pas assez que d'être laborieux et taciturne pour gouverner avec élégance une cour de bons bœufs. Paulhan n'était pas leur rival. Il ne publiait que de petits livres et de peu d'écho. Il avait cinquante-sept ans lorsque

l'un d'eux fit du bruit. Le gros du troupeau considérait son berger comme un liseur qu'on ne lisait pas. Or les hommes s'attachent à des maîtres qui sont à leur dévotion. Ils révérent dans Paulhan, sous le nom d'éminence grise, une importance qui ne brillait pas trop. Les charmes de la personne effaçaient presque l'auteur. On attendait de sa discrétion qu'elle opérât des miracles.

La revue devait alors sa force à son schisme clandestin. Elle n'était pas la boutique de la maison qui la payait. Elle était libre de ne pas l'être avec excès. L'empire indiscret de Camus et de Malraux ne jetait pourtant pas la faux dans la moisson de contrebande, et dans la collection partielle, où s'exprimait le quant-à-soi des sectateurs.

Il est vrai que la doctrine de Paulhan n'était pas favorable à la courte vue des gagners d'argent. Puisque, disait-il, les bons livres se vendent mal et que les mauvais sont passagèrement lucratifs, le profit rapide qu'apportent les rogatons doit financer le garde-meuille des chefs-d'œuvre à débit tardif.

Paulhan avait la patience de ne pas trop vouloir ce qu'il voulait et de monter en croupe derrière lui-même. Point d'idée pure qui ne s'enfonçât dans un sentiment qu'elle se dissimule on qu'elle nous cache. Les logiciens accomplis, faute de la tâche obscure qui nous permet de voir, sont conduits comme Anguste



HENRI CARTIER-BRESSON (Magnum)

Comte à perdre quelquefois la tête. Les feux d'artifice ont besoin de l'obscurité, comme un grand poème a besoin de son ombre.

Paul Valéry avait souhaité réduire la poésie à la poétique. Jean Paulhan eut l'ambition de réduire les idées à leur gram-maire.

Il fut un peu guéri de son outrecuidance dogmatique moins par une aversion bugenote que par une infatigable curiosité qui ne rejetait rien de ce qui l'avait surpris. De là nous devons conclure à la liste incroyablement hétéroclite des auteurs dont Paul-

han fut l'éperon ou le frein, le prophète ou l'accoureur. L'étude du langage le sollicitait à écouter toutes sortes de voix.

Les lampes du sanctuaire

Quant à ceux des écrivains qui furent les lampes du sanctuaire, je n'en compte guère plus que les doigts d'une main, je veux dire Chesterton, Alain, Valéry, Benda et Perse. L'Anglais à part, et d'ailleurs admirablement traduit par Claudel, il s'agit d'auteurs dont la syntaxe et la langue sont étroitement françaises. Car ou ne doit jamais séparer dans Paulhan

l'amant des mots d'avec l' amoureux des idées.

Ainsi, tant par son goût hospitalier que par sa conduite flexible et sévère à l'égard des ouvrages, Paulhan fut une manière de Fénelon, cependant que par la fermeté ingénieuse de sa phrase, il fut l'un de ces écrivains dont Boileau disait qu'ils sont toujours plus beaux, plus ils sont regardés. S'il habillait des jeux ironiques de la modeste son goût violent de scandale, il n'a que par boute-feux interposés déclaré la guerre aux formes reçues du langage.

(Lire la suite page 13.)

L'homme séduit par la lune

Par J. M. G. LE CLEZIO

Ce voyageur discret et secret, que le temps cherche à nous cacher davantage, peut-être le plus secret de nos écrivains, voici qu'il sait nous surprendre encore, dans sa légende d'éternelle jeunesse. Ceux qui l'ont approché et aimé, qui ont lu avec passion ses textes courts, moqueurs, violents, en même temps éclairés d'une tendresse si fine, d'une si sincère compassion, ceux qui ont entendu sa drôle de voix d'oiseau, qui ont senti son regard mobile, inquiet, ceux-là ne peuvent croire à l'éloignement du temps (à l'oubli), et ils voudraient penser à Jean Paulhan comme à l'incarnation de l'éternelle jeunesse.

Oui, c'est ainsi qu'apparaît vraiment Endymion, l'homme séduit par la lune, comme l'appelle Robert Graves. Rêveur avant tout, comme les amoureux et les accablés, mais avec pourtant cette violence irréfléchie, cette folie qui fait courir derrière des chimères, qui conduit vers l'inconnu, vers un nouveau langage que les autres hommes ont difficulté à comprendre.

Il y a chez Jean Paulhan ce goût adolescent pour l'exploration. Pour lui, l'art, la poésie ne sont pas différents des autres mystères du réel. Ce sont des domaines à découvrir, pour en rapporter, comme Cendrars voulait, l'or qui fait rêver et vivre les hommes. Aussi

par désir du nouveau, pour jouir le premier de l'émerveillement que donne ce que l'on ne connaît pas encore. C'est dans la poésie que Paulhan trouve cet émerveillement, dans la parole presque mythique de Lautréamont, mais aussi dans la force pure du langage tel qu'il est donné à chacun à sa naissance.

L'émotion tremble derrière chaque mot

C'est ce Paulhan que j'aime et qui m'émue, celui qui avec une sorte de nonchalance respectueuse (pour ne pas troubler notre émotion par sa ferveur) nous donne à entendre les Hain-tenys, qui sont les plus beaux poèmes du monde. Nous donne à entendre ce qu'est la vraie poésie, non pas son rôle ni ses recettes esthétiques, mais sa force, son pouvoir.

La recherche de Paulhan est celle d'un langage. Si, avec moquerie, il s'en prend aux truquages et aux artifices des rhétoriciens « écrivains », comme à l'a-peu-près des expressions populaires, c'est pour mieux discerner ce qu'est la poésie pure. L'émotion tremble derrière chaque mot, chaque image du réel, et seule une magie peut la révéler. Nous rendre attentifs, nous guérir de notre surdité et de notre courte vue. Ce qui est admirable chez Paulhan, c'est comme il dit tant en si peu de paroles ; il y a quelque chose d'oriental (c'est-à-dire de parfait) chez cet adolescent impatient qui scrute le monde.

Georges Perros (dans la belle Correspondance avec Paulhan) parle bien d'un « Hokusai malgache », et c'est en effet ce que nous fait voir la lumière des Hain-tenys : le monde violent, bref comme un éclair dans la nuit.

La passion de Paulhan, c'est également le scepticisme, ce regard ironique qu'il porte sur la société humaine, sur ses petits travers, sur ses grands crimes. C'est ainsi que j'imagine le regard d'Endymion, baigné de froide clarté lunaire, loin déjà du monde terrestre, mais sachant qu'il « n'existe rien de simple. La vérité a une part de faux comme le bon parfum une part de skatol, comme les bonnes mathématiques une part d'absurdité ».

Malgré son scepticisme, Paulhan reste un explorateur de poésie. Pour cela, il est un homme amoureux, l'homme séduit par la lune. Il garde en lui ce charme (la magie lunaire), et c'est toujours la passion qui le porte vers les autres hommes, vers Perros, vers Thomas. Peu d'hommes ont montré pareille fidélité, aux autres et à soi-même. Fidélité à une idée haute du langage et de la littérature. Fidélité à l'esprit de la NRF. Fidélité à la vérité, à une recherche. Pour cela, comme Bousquet et comme Queneau, Paulhan est parmi nous, il ne nous quitte pas. La jeunesse de l'homme séduit par la lune est éternelle, elle nous fait voir la nouveauté et la passion, qui sont en nous, comme un autre monde.

Gomez Arcos

Et Gomez-Arcos créa la femme... au plus sombre de l'âme humaine, avec une écriture qui renverse par sa puissance visionnaire, par sa charge enragée.

André Clavel / Le Matin

75 F

S E U I L

DU LIBRAIRE

LA VIE LITTERAIRE

HISTOIRE

Retour de l'Ancien Régime

L'Ancien Régime, de Pierre Goubert, paru dans la collection « U » d'Armand Colin...

Ces deux beaux volumes intitulés les Français et l'Ancien Régime viendront prendre naturellement place dans les bibliothèques...

Si la société d'Ancien Régime est morte de ne pas se transformer, nos auteurs n'ont pas de mal à montrer tous les traits qui...

LES FRANÇAIS ET L'ANCIEN REGIME, tome I : La Société et l'Etat; tome II : Culture et Société, de Pierre Goubert et Daniel Roche...

SCIENCES

D'aimables monstres mathématiques

En 1975 paraissait un livre étrange, où l'on dessinait des courbes bizarres...

Moins connu qu'un de ses oncles qui enseigna autrefois au Collège de France, l'auteur, Benoît Mandelbrot...

LES FRACTALES ont fait leur chemin. Elles sont l'outil de travail des fabri-

cants d'images synthétiques, elles éclaircissent des travaux sur la catalyse chimique...

Une seconde édition de l'ouvrage vient de paraître. L'auteur a procédé à quelques coupes et adjonctions...

LES OBJETS FRACTALS, de Benoît Mandelbrot, Flammarion, 203 p., 85 F.

Un manuel différent

Les manuels ont un défaut, ils se ressemblent, et souvent parce qu'ils sont copiés les uns sur les autres...

Richard Feynmann avait autrefois montré la voie; nos auteurs la débroussaient et la rendent très carrossable...

QUANTIQUE - RUDIMENTS, de Jean-Marie Lévy-Leblond et Françoise Balibar, CNRS et Inter-Éditions, 494 p., 178 F.

MEDECINE

Difficultés d'une politique

Jean-Charles Sourlas, ancien directeur général de la santé, poursuit son analyse lucide et prospective...

Après la Médecine gaspillée - Ces maladies que l'on fabrique, qui ont un grand retentissement, son nouvel ouvrage montre les contradictions conceptuelles et factuelles...

L'UTOPIE DE LA SANTÉ, de Jean-Charles Sourlas, Flammarion, 267 p., 85 F.

Litanies

d'écrivains

La revue l'Infini publiée dans son numéro 7, à côté de textes signés notamment par Gérard Guégan, Edmund White, Philippe Sollers...

En voici quelques-unes : « Argon pilant les troncs », « Hugo panché sur son rocher », « Poe dans le carrousel »...

Comme pour le fameux Ja me souviens de Georges Perec, chacun peut jouer avec les litanies de Jude Stefan...

MICHEL CONTAT. * Demot, 128 p., 58 F.

70 écrivains

à la Fête de la rose à Marseille

A l'occasion de la Fête de la rose, organisée les 3 et 4 novembre par la Fédération des Bouches-du-Rhône...

Pan-déjà l'anecdote, il suffit de lire les textes concernés pour se convaincre de deux ou trois évidences...

EN BREF

LE COMITÉ FÉMINA vient d'arrêter sa deuxième liste, avec cinq noms, pour son prix qui sera décerné le lundi 19 novembre...

LE VI FESTIVAL DU ROMAN ET DU FILM POLICIERS DE REIMS, organisé par la Maison de la culture André-Malraux...

ÉTUDES SARTRIENNES publie son premier numéro (154 p., 40 F + frais d'envoi 10 F pour la France)...

JAZZ VOS PAPIERS (Des poètes et le jazz) est le thème d'une conférence-spectacle présentée à la Maison de la poésie...

UN FORUM INTERNATIONAL DE POÉSIE sera lieu le 4 novembre de 10 heures à 19 heures à l'Espace (Essonne) à la salle des fêtes...

est le Chinois Yao Xueyin, qui préside l'Association des artistes et écrivains de la province du Hubei...

JEAN CONTRUCCI

Un inconscient deux cultures

et quelques polémiques

On peut s'interroger sur le contenu d'un concept, se demander, par exemple : quelle est la définition du cercle ?

La philosophie britannique Alexander Mac Intyre publiée à Londres, en 1988, une analyse du concept d'inconscient qui relève de la première démarche...

Il est paru, il y a quelques semaines, aux Presses universitaires de France dans la collection « Perspectives critiques »...

« Préface mathématique », « Compte rendu saugrenu » du livre qu'elle prétend présenter...

Pan-déjà l'anecdote, il suffit de lire les textes concernés pour se convaincre de deux ou trois évidences...

EN BREF

LE COMITÉ FÉMINA vient d'arrêter sa deuxième liste, avec cinq noms, pour son prix qui sera décerné le lundi 19 novembre...

LE VI FESTIVAL DU ROMAN ET DU FILM POLICIERS DE REIMS, organisé par la Maison de la culture André-Malraux...

ÉTUDES SARTRIENNES publie son premier numéro (154 p., 40 F + frais d'envoi 10 F pour la France)...

JAZZ VOS PAPIERS (Des poètes et le jazz) est le thème d'une conférence-spectacle présentée à la Maison de la poésie...

UN FORUM INTERNATIONAL DE POÉSIE sera lieu le 4 novembre de 10 heures à 19 heures à l'Espace (Essonne) à la salle des fêtes...

Le « Fou »

ne parlera plus

Après huit ans d'efforts, le Fou parle doit s'arrêter, annonce un communiqué de la revue. L'aide apportée depuis deux ans par l'éditeur André Balland...

En huit ans, Le Fou parle a publié trente numéros auxquels ont participé près de six cents personnes...

Un dernier numéro (numéro double 29/30) est en vente début novembre avec notamment des textes de Jean Vautrin, Razvan, Bryan Brysonbach...

* Tous les numéros sont encore disponibles aux Éditions André Balland, 33, rue Saint-André-des-Arts, (75006 Paris)...

Georges Ambrosino

ou le savoir encyclopédique

Né en 1912, agrégé de physique, Georges Ambrosino vient de mourir. Chef de travaux, puis directeur du laboratoire daa

rayons X de Maurice de Broglie, il avait participé aux travaux du CEA à Brétigny, ainsi qu'à des études variées, avec le professeur Tubiana pour le Musée du Louvre.

Physicien et philosophe, Georges Ambrosino laisse le souvenir d'un esprit encyclopédique activement tourné vers les savoirs de son temps...

Avec ses camarades de « taupé » au lycée Chaptal, le chimiste André Barel et le mathématicien René Chénou, Georges Ambrosino (à la suite d'un vote) s'était engagé au début de l'année 30 dans le groupe de René Souvarine...

Il rédige après la guerre plusieurs articles de physique pour Critique et participe activement aux recherches d'économie générale qui conduisent Battaille à la rédaction de la Part maudite...

FRANCIS MARMANDE.

SCIENCE-FICTION

Moissons d'automne

JACQUES SADOUL conclut sa passionnante Histoire de la science-fiction moderne, mise à jour pour sa réédition chez Robert Laffont...

Ce gros livre se distingue par sa précision et sa clarté. Il se lit comme un roman de Jacques Sadoul. C'est l'œuvre d'un spécialiste parfaitement informé...

ESPOIR OU CERF confirme la place éminente d'Orson Scott Card parmi les auteurs de la nouvelle science-fiction américaine...

LA COMPAGNIE DES GLACES continue G.-J. Arnaud vient de publier Liansun, le dix-neuvième volume de cette série foisonnante...

PATHOLOGIE DU POUVOIR est la huitième et dernière volume de la série des anthologies « Mouvances » consacrées à la science-fiction et au pouvoir...

MICHEL JEURY.

● PORTRAIT

L'ECLAT SECRET



* BERENICE CLEVE.

L'écrivain, le guerrier, le saint...

DEUX expositions très réussies, un débat sur France-Culture, une réception et une conférence à l'hôtel de ville, un timbre et une médaille... Nîmes a dignement célébré le centenaire de Jean Paulhan, qui vint au monde le 2 décembre 1884. Si les liens entre l'écrivain et sa ville natale, qu'il a quittée à douze ans pour ne plus guère y revenir, étaient plutôt distants, Paulhan incarnait un type d'homme spécifiquement nîmois qui s'est forgé au cours des siècles dans les rues ombreuses et commerçantes du quartier des arènes. C'est ce que montre très bien l'écrivain nîmois Christian Liger, qui, fouillaot avec Bernard Artigues, dans les archives locales et remontant la généalogie jusqu'en 1592, a vu surgir une foule de Paulhan, tous biguennots et tous habitant les mêmes pâtés de maisons.

Blotti contre les remparts, autour de l'ancienne porte Saint-Antoine, ce faubourg abritait les voitures, aubergistes, charbons qui assuraient la circulation des denrées et des idées. Population besogneuse, austère, économe, farouchement attachée à sa foi et à son sol, qui, de génération en génération, à travers les persécutions et les chaos de l'histoire, a transmis une culture, une morale, une fidélité. Un mélange d'obstination et de modestie, d'engagement et de discrétion, une horreur de l'injustice et du fanatisme chez Jean Paulhan, et dont ses ancêtres ont fourni maints exemples chaque fois que la vérité était en jeu et le poids du malheur trop grand.

Cette longue tradition familiale, liée à l'échoppe, c'est Frédéric, le père de l'écrivain, qui l'interrompt le premier. Ce fils de quincaillier, né en 1856, va au lycée où il fait de brillantes études, apprend le latin, se passionne pour l'archéologie et la philosophie. Ses études secondaires terminées, Frédéric ne rejoint pas la boutique, mais envoie des articles à la très célèbre Revue philosophique de Paris qui le publie. A vingt-sept ans, il devient conservateur de la bibliothèque de Nîmes. Mais la vie provinciale lui pèse. Libre penseur, il se détache du protestantisme. Il écrit des ouvrages de philosophie positive. En 1896, c'est décidé : il monte à Paris. Jean, fils unique, a douze ans. Il emportera des souvenirs de garçons et de soleils, de lézards, de cigales et de pétales, qui ne le lâcheront plus.

L'état de merveille

MES progrès en Paulhan furent d'abord assez lents. Comment dire ? Il me faisait l'effet d'un gros chat jouant de mon esprit comme d'une souris. Le corps même réléstait... Cette réticence ne constituait pas, on en conviendra, les prémices idéales au coup de foudre. J'insistais néanmoins, pressantant peut-être que, surmontée cette première résistance, j'allais trouver là des vitamines et des vertus exceptionnelles.

Et, certes, avec lui la littérature est telle, sorte de phénix toujours renaissant, jusqu'à ce qu'il cesse, dans la pratique quotidienne aussi bien que dans l'écriture, de briser les habitudes mentales, de malmenner les évidences jusqu'à leur faire rendre gorge, acharné qu'il était à faire un sort aux routines et aux idées reçues, de quelque bord qu'elles fussent. Mais il n'était pas pour autant un nihiliste. S'il traquait les erreurs et se faisait comptable des falsifications du langage, s'il dynamitait le convenu et reconstruisait les pièges de la pensée, c'est qu'il lui fallait dépasser les failles de l'expression, en diagnostiquer les maladies. Toute la vie de Paulhan, tous ses ouvrages, témoignent de cette tâche essentielle qu'il s'était donnée, qu'il mena « à petits pas » et qui consistait à tenter de « nous débarrasser de tant d'obstacles et d'illusions, laissant place ouverte à la connaissance exacte ».

avant lui ne s'était avisé d'aborder le mot comme un objet à trois faces et, ainsi, porteur de trois sens distincts.

Scrupuleux, d'une intransigeante rigueur, investigateur-né, ce « coupeur de mots-en-trois » avançait dans la vie, dans le texte, « à grands coups d'yous », tel son avoué des Causes célèbres, assis dans le noir et capable de voir tant de merveilles à l'intérieur de lui-même.

Merveille, voilà peut-être le secret de celui qui pensait qu'il est difficile de bien entendre les mots et que, pour y parvenir, il faut un certain sans de la merveille. Cette capacité à l'émerveillement, qualité rare à combien ! Paulhan la possédait ; c'est elle qui le plaçait sur cette ligne de force où s'équilibrent les contraires, où le pour veut le contre, où l'obscur rejoint le clair et le vide le plein, où tout s'équilibre, où, enfin, le Tout est Un.

S'émerveiller, c'est déjà aimer. Dès lors, on ne s'étonne pas que Paulhan ait pu être ce guide incomparable qui épaula tant de jeunes écrivains et, les empêchant « de trahir le premier venu — le merveilleux premier venu — que nous portons en nous », les conduisit à découvrir et à livrer le meilleur d'eux-mêmes.

Jean Paulhan a disparu en 1963. Il aurait eu cent ans cette année. Mais il nous resta son œuvre et, pour peu que nous conventions à lever notre regard et à effacer les faux plis de notre esprit, il nous reste à devenir des écrivains — et plus généralement des individus — appliqués à mener une guerre quotidienne et sans merci pour obtenir ou maintenir en nous « l'état de merveille ».

ANNE BRAGANCE.

Le « coupeur de mots-en-trois »

Si la carrière de chercheur d'or de Paulhan fut très brève et guère fructueuse, il explora le flot de la langue en pionnier, souleva toujours de « donner aux choses et aux personnes leur nom le plus modeste ». Les mots composites qu'il retenait pesent leur poids précieux, le poids juste.

Nul ne fut plus animé de « voir désir de dégager enfin quelque méthode ou chef qui permette de séparer le vrai du faux », nul

L'étrange professeur de Madagascar

Les relations entre Jean Paulhan et son père, homme sévère et distant, manquant de chaleur. Jean rêve de voyages lointains. Il apprend le chinois tout en préparant une licence de philosophie. Il se retrouve, en 1910, professeur de français à Madagascar. Expérience capitale dans sa vie. Il se passionne pour le peuple malgache, apprend sa langue, écrit un livre sur sa poésie, rêve de faire une thèse sur les proverbes malgaches. Mais ce drôle de professeur qui passe plus de temps avec les indigènes que dans la bonne société française, qui délaisse ses élèves pour des recherches obscures, inquiète un peu l'administration. Paulhan devra partir précipitamment. Il enseignera pendant un an le malgache à l'École des langues orientales.

En 1914, il est mobilisé comme sergent dans un régiment de zouaves. Aussitôt envoyé au front, il est grièvement blessé. Il est versé dans l'auxiliaire où il apprend à conduire à de jeunes recrues malgaches. C'est une époque curieuse, aventureuse. Paulhan rencontre des jeunes filles avec qui il a des liaisons passagères. En 1918, il est hospitalisé à Tarbes, gravement atteint d'une pneumonie. Il guérit pourtant, grâce à sa femme venue le rejoindre.

En 1919, il est nommé professeur de français à l'École des langues orientales.

En 1923, la NRF repartit et Paulhan, accompagné de Marcel Arland et de Dominique Aury, poursuivit la seule bataille qui l'intéressait vraiment : celle pour la littérature.

En 1923, il sort furtivement de la coulisse des luttes pour entrer à l'Académie. Ce passionné de grammaire avoue sa fascination pour une institution chargée de régner sur le langage.

Il meurt le 9 octobre 1963. La dernière partie de sa vie aura été attristée par l'infirmité de sa seconde femme, Germaine, qu'il avait épousée en 1933.

Jean Paulhan, « le saint », disait de lui Joubandau. Un saint sans autre foi que la littérature, qui aimait broiller les pistes et se cacher derrière l'ironie et le paradoxe, mais qui ne cessa jamais de s'émerveiller devant l'insoluble secret des mots.

FREDERIC GAUSSEN.

* HISTOIRE D'UNE FAMILLE NIMOISE : LES PAULHAN, de Christian Liger. « Cahiers Jean Paulhan 3 bis ». Gallimard, 264 pages, 88 francs.

* Pour la biographie, voir aussi LES INCERTITUDES DU LANGAGE (Entretiens avec Robert Mallet, Gallimard - Idées) ; Les Cahiers Jean Paulhan 1 : Correspondance avec Guillaume de Tardieu, 1904-1920 ; Cahiers Jean Paulhan 2 : Jean Paulhan et Madagascar, ainsi que « Carnets du jeune homme » (la revue le Nouveau Commerce).

* Les lettres citées dans cet article figurent dans l'exposition « Paulhan/Littérature/Pensée » à la Galerie des arts de Nîmes, jusqu'au 11 novembre. L'autre exposition, à la Galerie Jules Salles, porte sur la famille de Paulhan.

* Il faut signaler aussi un remarquable numéro de la revue nimoise TERRIERS : « Bas. Lectures de Jean Paulhan » (500, Chemin de Vieux de Sauve, 30 000 Nîmes). Ce numéro comprend notamment un savoureux texte de Christian Liger (« Paulhan fiction ») qui est une version romanesque de son étude généalogique.

L'état d'alerte

« VOUS êtes difficile à comprendre ; pas du tout à sentir », lui écrit un jour Georges Perros. C'est l'opinion commune : Jean Paulhan garde une aura de mystère. Serait-ce un personnage insaisissable ?

Pourtant il est partout cité, sans cesse décrit. Peut-être est-il trop de facettes : le grammairien, et le poète, le joueur, le sourcilieux, l'ami qui fait des farces, et le résistant, l'épistolier inlassable, le guerrier appliqué... Qui est-il ? Ecrivain mineur, ou clé de presque un demi-siècle de littérature ? Lui, il dit : « Tout m'arrive comme si j'avais trouvé une vie déjà trop avancée. Je me metrais bien au courant des choses que l'on pense compliquées, mais je sais que ce sont les plus simples qui me manquent ; je ne veux pas tricher, les plus simples vraiment ». Il n'a cessé d'exprimer cette hésitation de soi au bord de soi, une sorte de malaise, de distance, incarnés dans ces éclats de rire dont parle Daniel Boulanger : « Il les tenait au bout d'un bâton, comme un marchand de ballons multicolores un peu avare ».

Julien Gracq, évoquant en lui l'homme de la NRF, définit admirablement ce qui est d'abord une posture :

« Il n'écrivait jamais sans que chaque ligne formulât pour elle-même sa propre excuse. Il a occupé à peu près seul en permanence — c'est sans doute son originalité singulière — cet entre-deux inconfortable entre l'écriture et la lecture où nous acceptons tous malaisément de nous tenir, écrivain qui n'aurait jamais qu'on a tout lu, lec-

teur qui ne se refuse pas, au moment même où il reconnaît pleinement les risques indéfinissables, à la décision hasardeuse que constitue l'acte d'écrire ».

Paulhan a une méthode, qui nous est livrée par Paul Morand : « Il faut prendre de biais les choses les plus simples, c'était une de ses maximes ; une sentence de ce dandy bienfaisant qui ne cessait de poser à la vie des questions minutieuses et saugrenues ». Il a un programme : « Toujours modérée, toujours hardie, la NRF ressemble à tous les livres, et à tous les hommes, d'un peu plus près qu'il n'est courant ». La NRF qu'il présente encore comme « le lieu où il soit donné aux mots de conserver leur sens ».

Rien de plus simple. Rien de plus risqué. Nul n'a plus conscience que Paulhan du péril que recèle chaque mot puisque « défendre signifie interdire aussi bien que protéger ; que « sans doute » veut dire certainement, veut dire aussi peut-être... » C'est là tout l'intérêt. Guéhenno note qu'il marche comme un funambule. Forcément. Sa quête, elle est là, sur un fil.

« L'homme pris au piège »

Il ne s'intéresse pas aux œuvres, explique Gaëtan Picon, mais « à la littérature qui passe par elle... Linguiste et grammairien, il voit dans le langage le lieu où s'éprouve au plus près l'expérience la plus intime, vivante de l'homme. De l'homme pris au piège, s'en avisant, s'effaçant d'en sortir, puis retombant non sans avoir perçu quelque lueur ».

On comprend que Paulhan ait agacé. Une telle rigueur, et toujours ce parfum d'ina-

chévé, Paul Léautaud s'exaspère : c'est, dit-il, « l'esprit électrique dans le plus mauvais sens du mot. De sa nature, c'est un précepte ; politiquement, c'est presque un communisme ».

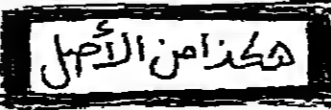
Minutieux, paradoxal, éclectique donc : Paulhan aime Jules Renard, Lao Tseu, Villon, Beaudelaire, Saint-John Perse, Braque, Uccello, Gilgamesh, Couperin et Satie. Il aime l'énergie apparente et la douceur cachée chez l'homme, la douceur apparente et l'énergie cachée chez la femme, la fidélité, les jeux, l'amitié, le mordoré... Mais le plus profond des portraits qui nous aient été laissés vient de Maurice Blanchot : « Peu de philosophes aujourd'hui ont eu autant que lui la passion de l'Un, la certitude distillée que la révélation toujours différée, toujours mise en échec, afin qu'elle restât fidèle à sa patience, ne lui manquerait pas, fut-ce dans le défaut final ».

L'unité : Jean Paulhan y revient souvent. « Le secret que nous poursuivons se dirait assez bien : il n'y a dans le monde aucune des différences dont vous faites si grand cas. Tout est un ».

Cela ne renvoie pas à l'indifférence, mais justement et encore aux mots, « tous de servitude qui nous maintiennent fidèlement un peu de pensée, mais pas toute la pensée ».

L'écriture, qui rend insolite le quotidien (et Paulhan écrivait toujours des récits d'apparence anodine), fait ses trouées : « Comme si notre monde se trouvait accolé à quelque autre monde invisible à l'ordinaire mais dont l'intervention à des périodes décisives pût seule le sauver de l'effondrement ».

GENEVIEVE BRISAC.



SECRET

كلمان النظم

DE JEAN PAULHAN
Un épistolier malicieux

LETRE au medecin. Lettre aux directeurs de la Resistance...
Comme la « note » ou l'entre- tien, la « lettre » fut, pour Paulhan, un genre comode. Il en apprecia le principe et les vertus. En privé aussi, il utilisa des billets pour mener, dans l'ombre, l'entreprise harassante de toute sa vie.

Condattiere, de Valeurs et de Xenies. Paulhan l'admirait. Un mot (30 aout 1934) interressera les lecteurs qui, aujourd'hui, partagent cette admiration. Paulhan y revele à Suarès l'évolution de celui qui l'écarta de la NRF : « André Gide, de passage ici, me dit que vous êtes l'un des deux ou trois grands esprits de l'Europe et qu'il déplore le malentendu qui vous sépare de lui. »

« Le Clair et l'Obscur »

L'EMISSION de deux timbres-poste à l'effigie de Jean Paulhan et d'Evariste Galois autorise André Dalmas à avancer, dans le cahier 58 de sa revue, le Nouveau Commerce, quelques maximes de haute tension sur la sorte de dialogue à distance qui s'institue, dans l'ordre de la pensée, entre deux esprits proprement fulgurants. L'algèbre et le langage, l'Etat louis-philippard et l'invasion allemande : en tout domaine, Galois et Paulhan incarnent et accomplissent « le sentiment de l'honnêteté intellectuelle ».

rayonnant de cet « homme de terrain », dont le petit-fils, Jean- Kély Paulhan, nous présente, dans la dernière livraison du Nouveau Commerce (cahier 59/60), un portrait parentement privé : « Pour moi, Jean Paulhan n'a jamais existé. Il y avait un grand-père, auquel je dois quelques-unes de ces expériences dont la banalité ne s'efface que très lentement, pour me laisser découvrir un ou plusieurs sens, cachés comme autant de messages d'un difficile jeu de piste. » Autre piste enfin, celle du père de Jean, Frédéric Paulhan, philosophe méconnu, dont on lira avec profit deux textes sur le langage. Ce qui nous ramène aux travaux de son illustre fils.

BIBLIOGRAPHIE

- L'essentiel en poche
- Les Incertitudes du langage, coll. « Idées », Gallimard.
- Les Fleurs de Tarbes, coll. « Idées », Gallimard.
- Le Guerrier appliqué, Progrès en amour assez lent, coll. « L'imaginaire », Gallimard.
- Les Coups célèbres, coll. « Idées », Gallimard.
Dernières parutions : inédits et rééditions
- Traité du ravissement, éditions Périples, (12, rue du Télégraphe, 75020 Paris).
- Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle, Le Nouveau Commerce.

Récemment réédité, le Clair et l'Obscur, comme chaque ouvrage de Paulhan, met en scène « les aventures de l'esprit », dont le trait distinctif est « qu'on n'y parvient à la clarté qu'à travers la nuit, à la fixité qu'à travers la métamorphose... ». Ce passionné de la réflexion n'a pas tellement de goût pour les grands édifices théoriques des spéculateurs professionnels : « Il m'est arrivé », tel est le sésame de ce livre qui se déroule comme un combat pied à pied avec ce qui, en nous, résiste à la prise, cet « irréductible » logé « au cœur de l'homme même ».

Les mystères de la raison

Il regrette que jusqu'ici trop peu de lecteurs aient interrogé ses écrits, dans leur familiarité coquette et dans l'élégance enjouée de leurs redoutables parenthèses. Le tour en est exact et léger, plus piquant que pincé, trop sérieux pour paraître grave, mais la chaleur est au dedans. Qu'il s'agit de Jean Paulhan ou de Marcel Arland, son grand compagnon de route, la revue n'avait qu'une tête dès qu'il était question de rembarber les barbouilleurs et le jargon. Même indifférence encore au tambourinage. On séparait alors absolument l'esprit des affaires et les affaires de l'esprit. Le grand-œuvre de la vie de Paulhan, ce fut la recherche de l'absolu par une des portes dérobées de la poésie ou de la peinture. La passion qu'il avait des formes du langage l'attira

ROMANS

L'ambiguïté diabolique de Didier Martin

LES amateurs d'échees, d'énigmes à résoudre, de joutes intellectuelles où chacun des adversaires prend tour à tour la patte sur l'autre, trouveront à sa satisfaction dans le nouveau roman de Didier Martin, l'Amour dérangé, qui est toute ironie et toute subtilité. L'auteur en est à son dixième livre et ne craint pas de nous ramener au vieux problème du couple et au thème rebattu de la jalousie. Mais il les renouvelle à sa manière et invente un art original du suspense.

La partie s'engage. A coups d'hypothèses et de déductions, elle ne cessera de se retourner. Il faut reconnaître que les acteurs sont tous des champions de la dialectique. Au terme du premier round, Georges Burlard, qui croit avoir fait éclater son in-

CORRESPONDANCE

A propos de Corneille

A la suite de l'article de Bernard Raffali sur la célébration du tricentenaire de Corneille à Rouen (voir « Le Monde des livres » du 12 octobre), nous avons reçu cette lettre d'Alain Niderst, responsable de l'édition du Théâtre complet, à l'université de Rouen. Si le compte rendu du colloque peut étonner par son caractère fort succinct et fort sélectif, il me semble surtout indispensable de formuler quelques rectificatifs sur le Théâtre complet : 1) Ce ne sont pas les deux premiers volumes qui viennent d'être publiés, mais le premier tome divisé en deux livres. 2) Dans le deuxième de ces livres se trouvent toutes les variantes des

noceance, devient le complice de l'enquêteur : il passera au peigne fin le personnel de La Cuirasse. A la fin du second round, n'ayant trouvé aucun suspect valable, il met l'accusateur en position d'accusé : Richard n'aurait-il pas écrit lui-même cette lettre à sa femme pour l'éprouver ? La troisième partie se déroule en présence d'Elisabeth. Tiens, tiens ! Georges Burlard e obtenu le manuscrit qu'il souhaitait. Machination ? L'épouse ruina l'hypothèse de la culpabilité du mari : Richard e beaucoup d'imagination, mais il est incapable de passer à l'acte. L'enquête retombe à zéro. Va-t-on y renoncer, comme le souhaite Elisabeth dans son bon sens superbe d'intelligence ? Ce serait mal compter avec les deux autres protagonistes, l'un travaillé par la jalousie, l'autre par la passion du roman policier. A l'initiative de Richard, une dernière entrevue e lieu entre eux. Elle est chargée de menace : heure nocturne, prétexte mensonger. L'auteur nous laissera deviner ce qui s'y est réellement passé. C'est à nous de jouer. Qui e écrit la lettre ? Richard a-t-il tué Georges ? Vous conclurez selon votre logique. J'ai, bien entendu, mon opinion, que je ne vous dirai pas. L'Amour dérangé est un livre comique et, comme tel, décapant. Didier Martin, ce fabuliste, détecte les vices de l'esprit humain dans des histoires tantôt saugrenues et tantôt réalistes. Quelquefois, leur portée philosophique échappe. J'avoue avoir manqué ce que l'auteur visait dans son précédent roman, Les Peites Malices. Mais celui-ci, dont l'ambiguïté est diabolique et qui prend le machiavélisme au piège - il faut une virtuosité certaine, - m'a beaucoup amusé. JACQUELINE PIATIER. L'AMOUR DÉRANGÉ, de Didier Martin. Callimard, 230 p., 89 F.

RENCONTRE-LANCEMENT
A PROPOS DE MARCEL DUCHAMP
MARDI 6 NOVEMBRE, A 18 H 30
Interview respectueuse de Thierry de Duve et André Gervais, à l'occasion de la parution de leurs ouvrages : NOMINALISME PICTURAL, Marcel Duchamp, la peinture et la modernité (Éditions de Minuit) et LA RAU ALITÉ D'EFFETS. A propos de Marcel Duchamp (Édt. INRA).
CENTRE CULTUREL CANADIEN
5, rue de Constance (17) - 551-35-73
Métro Linnéennes - Entrée libre

SECRET

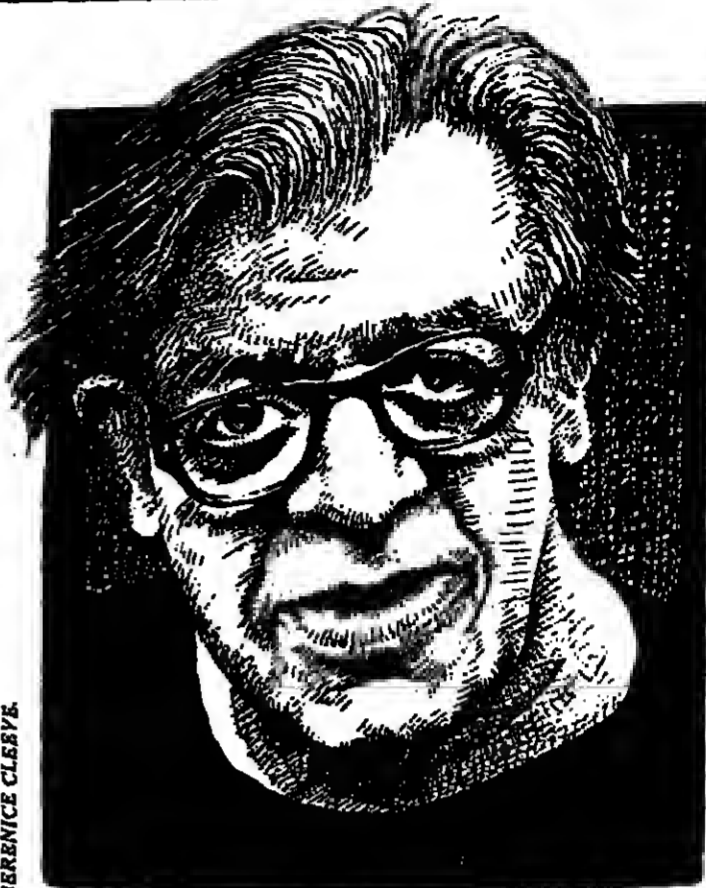
● LETTRES ÉTRANGÈRES

Erich Fried et les hantises du siècle

Injustement méconnu en France, malgré la traduction de trois de ses livres (1), Erich Fried fait figure en Allemagne, de maître à penser, d'idole des jeunes et de poète best-seller. Son recueil « Liebesgedichte »

(poèmes d'amour) a été tiré, depuis sa sortie en 1979, à 120 000 exemplaires et a connu seize éditions successives. Né à Vienne il y a soixante-trois ans, Erich Fried vit en Angleterre depuis l'Ansch-

luss. De passage à Paris, à l'occasion de la sortie en France de son recueil de textes en prose : « La Démésure de toutes choses », il s'est entretenu avec Jean-Louis de Rambures.



BERENICE CLEBYE

« Placé en tête de « La Démésure de toutes choses », le texte intitulé « Le salon vert », qui retrace votre enfance viennoise à travers les vicissitudes d'un canapé, de deux chaises et de deux fauteuils, s'achève sur votre départ pour l'Angleterre, quelques mois après l'Anschl. Vous aviez alors dix-sept ans. L'exil a-t-il été l'expérience décisive de votre vie ?

« Une expérience décisive, certes, mais il y a eu aussi la déception causée par le stalinisme. Non point que j'aie rejeté la critique du système capitaliste — pour l'essentiel, elle me paraît toujours valable — mais j'ai compris que ce que l'on voulait mettre à la place ne fonctionnait pas, et cela, exactement comme l'avait prédit Rosa Luxemburg, dès 1904.

« Ma rupture avec le stalinisme en 1943 n'a pas été, il est vrai, comme pour beaucoup d'autres, la perte d'une seconde patrie. Dès le départ, j'avais trouvé les procès antitrotskistes injustes, mais je croyais qu'il s'agissait de maladies infantiles propres à tout nouveau mouvement. Cette rupture m'a empêché, en tout cas, de retrouver le pays que j'avais abandonné. Mon idée était, en effet, de rentrer chez moi, la guerre finie, afin de continuer, avec les Allemands communistes auxquels je m'étais joint en arrivant en Angleterre, la lutte commune pour un monde meilleur. Lorsque je les ai quittés, je connaissais trop leurs problèmes personnels pour les considérer comme des ennemis. C'étaient des égarés et je ne voulais plus travailler avec eux, mais il n'était pas question pour moi de rentrer à la maison pour travailler contre eux.

« Je ne me sens nulle part mieux que qu'à Vienne »

« Vous êtes citoyen britannique, vous avez été « renaturalisé », autrichien depuis deux ans. Votre public se recrute essentiellement en Allemagne. Quelle est votre véritable patrie ?

« Je ne me sens nulle part mieux que qu'à Vienne. Mais il n'y a pas d'autre ville où j'ai autant l'impression d'être un fantôme. Autrichien, je le suis incontestablement. C'est à Vienne que j'ai vécu, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, les années les plus importantes dans la formation d'un être. J'ai été marqué par le scepticisme autrichien. J'ai subi l'influence de Karl Kraus. Comme lui, j'ai longtemps essayé de prendre le mot au mot. Mais je me demande tout de même si les différences entre les littératures autrichienne et allemande sont aussi grandes que les Autrichiens aiment à le dire. Ou plutôt, j'ai l'impression qu'elles sont apparues surtout après la guerre, et cela à cause des conceptions radicalement opposées, mais également erronées, qui ont vu alors le jour dans chacun des deux pays.

« En Allemagne, les écrivains de l'année zéro ont décidé qu'il fallait repartir à la case « départ ». Ce qui est impossible, car même s'ils étaient trop jeunes pour être coupables, ils n'en ont pas moins été contaminés par tout l'environnement et par la langue elle-même qu'on leur a appris à parler. Quant aux Autrichiens, ils ont estimé qu'il ne leur restait plus, maintenant qu'ils étaient délivrés des mauvais Allemands, responsables de tout le mal, qu'à se retourner vers leurs bonnes vieilles valeurs nationales.

« Mais étaient-elles vraiment si bonnes, ces valeurs ? N'étaient-ce pas elles, en partie, qui avaient présidé à l'éducation du futur Führer ? Je suis toujours frappé par les accents inquiétants que l'on trouve dans la littérature autrichienne du temps du jeune Hitler. Entre Mein Kampf et l'Etat juif de Theodor Herzl, il y a d'étranges similitudes. Le fondateur du sionisme écrit, par exemple, qu'il faudrait purifier le pays en organisant une « grande chasse joyeuse » et « rabattre en un seul troupeau toutes les bêtes sauvages afin de jeter au milieu d'elles une bombe à la mélénite ». Hitler, c'est vrai, n'eût pas utilisé une telle comparaison...

« Ce qui est sûr, c'est que l'Autriche était un fruit pourri, prêt à tomber.

« Vous avez vécu les derniers jours de cette Autriche que l'on considère aujourd'hui, sur le plan artistique et littéraire, comme le berceau de notre modernité.

« Mon plus lointain souvenir politique date de 1927. Il s'agit du fameux Vendredi sanglant au cours duquel quatre-vingt-six ouvriers ont été tués par la police. J'étais sorti, ce jour-là, avec ma mère. J'ai vu les morts et les blessés allongés sur des civières, puis la lettre ouverte de Karl Kraus au préfet de police Johann Schober, qui avait donné l'ordre de tirer. « Je vous mets en demeure de démissionner. » J'avais alors six ans et ne savais lire que depuis quelques mois.

« A Noël, cette même année, je devais lire un poème devant les parents réunis dans la salle des fêtes de notre école lorsqu'on annonça soudain la présence de Schober dans l'assistance. Je me suis alors avancé vers le public et j'ai expliqué pourquoi il ne m'était pas possible de réciter mon texte comme prévu. Le préfet est sorti en claquant la porte tandis que le maître de classe me félicitait de mon courage. Quant à mon père, il a déclaré, furieux, qu'on essayait d'inculquer des idées communistes à son fils et qu'il ne le supporterait pas. C'est ainsi que je me suis mis à chercher pour la première fois le mot « communisme » dans le dictionnaire.

« L'un de mes premiers poèmes, plus tard, a eu pour thème le Vendredi sanglant.

« Vos détracteurs vous reprochent d'écrire des poèmes de circonstance.

« Lorsque j'ai été profondément choqué par un événement, il m'arrive, en effet, d'écrire des poèmes de circonstance. Mais écrire ne devrait jamais, à mon avis, être considéré comme une activité littéraire, car on court alors le risque de créer une littérature décadente. Ce doit être quelque chose d'essentiel pour l'écrivain et qui l'engage intensément sur le plan humain. Cela ne veut pas dire, attention, qu'il faille toujours avoir un engagement politique. Il s'agit, en réalité, de lutter contre l'aliénation. C'est ce que fait, par exemple, quelqu'un comme Peter Handke dans la mesure où il essaie de détruire les clichés dans lesquels notre langue est enfermée.

« En ce qui me concerne, étant juif et ayant dû fuir l'Autriche pour cette raison, j'ai naturellement beaucoup écrit sur le nazisme. Mon premier recueil de poèmes s'appelait l'Allemagne. Il a paru à Londres en 1944 et il s'agissait d'un livre antifasciste. Mais l'un de mes propos était également de lutter contre l'anti-germanisme primaire tel qu'il était alors propagé en URSS par quelqu'un comme Ilya Ehrenbourg. Vous connaissez le mot de cet écrivain : « Il n'existe qu'un

bon Allemand, à savoir un Allemand mort. »

« A Londres, certains de mes compatriotes communistes soutenaient que notre devoir était de partager les convictions de nos camarades russes. Je leur ai conseillé ironiquement : « Allez faire un tour jusqu'à la Tamise et jetez-vous à l'eau puisque c'est la seule manière de prouver qu'on est un antifasciste allemand. » Quelques jours plus tard, heureusement, il y a eu un discours de Staline déclarant : « Les Hitler passent, mais il y aura toujours un peuple et un Etat allemand. » C'est ainsi que nous avons retrouvé le droit à l'existence.

« Thomas Mann était épouvantable »

« Tous les exilés, je pense notamment à Thomas Mann, n'avaient pas la même indolgence envers l'Allemagne.

« Celui-là était épouvantable. Comme il avait apprécié mon premier recueil, je lui avais écrit pour le remercier, faisant allusion par la même occasion à « la tragédie » de Dresde, qui venait d'être annihilée par les bombes. Il m'a aussitôt répondu : « Je me refuse à employer le mot « tragédie » lorsqu'il s'agit de la banqueroute de tout un système d'innanités criminelles. » Une phrase non seulement atroce à cause des victimes innocentes, mais impardonnable, venant précisément de Thomas Mann, qui s'est conduit de manière scandaleuse au début du III^e Reich. Il s'est réjoui, entre autres, de la déjudatization de la justice et de l'interdiction de publier faite à Kurt Tucholsky. Il y a une lettre de Thomas Mann à Goebbels où il précise qu'il souhaiterait prendre une année sabbatique afin de voir plus clair en lui-même.

« Si l'on compare le Journal de Thomas Mann à celui d'Ernst Jünger Jardins et Routes, écrit en France pendant la guerre, l'avantage, sur le plan humain, revient incontestablement à ce dernier. Jünger était un penseur fascinant, qui a excréé les nazis. Oser publier les Falaises de marbre sous son propre nom était un acte de courage extraordinaire. Refuser d'être de Jardins et Routes, malgré les promesses les plus flatteuses, puis les menaces, une citation des Psaumes qui constituait une attaque transparente contre le régime aurait dû coûter la tête à Jünger, s'il n'avait été protégé secrètement par Himmler.

« Pourquoi par Himmler ? Parce que le patron des S.S. était, en réalité, un homme désespéré, partagé entre ses convictions personnelles et sa foi en Hitler. Il ne voulait pas la liquidation physique des juifs, même s'il a obéi en l'appliquant de manière exemplaire. Je me suis longuement penché sur son cas parce que je refuse le manichéisme et que je pense qu'il est important de connaître les pulsions contradictoires qui existent au plus profond de chaque être.

« L'homme a besoin d'une croyance pour vivre »

« Est-il encore possible, d'après vous, de croire, aujourd'hui ?

« L'homme n'a besoin d'une croyance pour vivre, c'est une évidence, même s'il s'agit du fuscisme, du stalinisme ou de la foi en quelque gourou indien. Cependant, je pense qu'il faudrait réussir à faire dans le domaine des

sciences humaines ce qu'Einstein a fait pour la physique : une théorie qui ne chercherait pas à renfermer le monde dans un système, car les choses ne sont pas aussi simples que le croyait Marx, un penseur exceptionnel mais un petit-fils du Siècle des Lumières, porté à surestimer ce qu'il y a de rationnel en l'homme, en oubliant les pulsions inconscientes comme la panique. Contrairement à ce qu'il avait prédit, notre civilisation apparaît actuellement si intoxiquée par la peur d'une guerre atomique qu'elle est prête à tout pour essayer d'oublier. Si notre civilisation de consommation est florissante, ce n'est pas parce que le capitalisme a su trouver des méthodes publicitaires particulièrement diaboliques, mais parce que les individus sont résignés. Dans quelques années, se disent-ils, tout sera inévitablement terminé, alors autant en profiter...

« Comment trouver une croyance authentique susceptible de recréer l'espoir ? Personnellement, je verrais une sorte de synthèse entre le marxisme et l'anarchisme sans la violence. Peut-être en Allemagne, les Verts, les mouvements féministes, les alternatifs, sont-ils en train de faire, sur le mode utopique, et non théorique, il est vrai, les premiers pas.

« Comment expliquez-vous que les mouvements alternatifs qui sont si puissants en Allemagne aient si peu de résonance dans un pays comme la France ?

« La France a été occupée par Hitler. Cela lui a évité de se poser bien des questions : cette Occupation, par exemple, aurait-elle été possible si le système n'avait fait faillite ? Les Autrichiens, eux aussi, qui furent de meilleurs nazis que les Allemands, ont réussi à se prouver que tout avait été la faute de Hitler. L'Allemagne, elle, n'a pas eu d'échappatoire puisque c'est là que tout s'est accompli. La nécessité de se confronter avec le passé a donc obligé les Allemands à s'interroger plus profondément qu'ailleurs. »

Propos recueillis par JEAN-LOUIS DE RAMBURES.

(1) Le Soldat et la Femme, Gallimard (1982), Les Enfants et les Fous, Gallimard (1983), Ces poèmes sans frontières, Christian Bourgois (1977) ; ce dernier ouvrage a été couronné par le Prix international des écrivains.

Des fables qui démasquent des fausses vérités

TENEZ-VOUS-EN aux mots ! C'est ainsi qu'Erich Fried intitule l'un des textes de son recueil. Il y est question, en l'occurrence, de la capacité qu'a chaque mot de « se transformer en hampeon, capable de tout accrocher, de tout tirer encore à la lumière et de tout sauver », et du danger que court notre monde à « laisser les mots aller à vau-l'eau ».

Tenez-vous-en aux mots, c'est le conseil que l'on est tenté de donner au lecteur en guise de mode d'emploi. Les trente-cinq textes rassemblés sous le titre La Démésure de toutes choses peuvent apparaître, en effet, dispersés, à première vue. Certains sont des fragments autobiographiques « le Salon vert », d'autres, des notations prises sur le vif (Rencontre avec une mauvaise personne), des remarques littéraires (le Vrai Borges), des aphorismes... Mais ils constituent, chacun à sa manière, autant de paraboles. Leur propos est de démasquer les lieux communs, les fausses vérités sur lesquelles se fondent le plus souvent nos certitudes et de faire apparaître la folie d'un monde qui, si nous n'y prenons garde, risque bientôt de nous engloutir.

Certains de ces textes sont conçus, au demeurant, comme des fables. Dans la Méprise, de jeunes poullets, pris soudain de méfiance envers leur fermière après avoir découvert une publicité indiquant la manière d'arracher les œufs de perdrix (un allemand : œufs-de-poula), comprennent l'injustice qu'ils

ont commise après que la mère-poule leur ait expliqué la quiproquo. « Tout était calme, maintenant, conclut Fried... Par la fenêtre ouverte de la cuisine, ils pouvaient voir et entendre la femme aiguiser patiemment un couteau... »

Dans Attaque préventive, c'est le récit de la Genèse que l'auteur subvertit, utilisant un procédé cher aux datistes. Craignant d'être assassiné par Cain, Abel finit par se résoudre à la tuer et découvre alors avec un étonnement horrifié que Cain, c'est maintenant lui.

L'homme, dont Protogoras prétendait qu'il était « la mesure de toutes choses », est-il devenu aujourd'hui « la mesure de toutes choses » ? Cette question, posée en filigrane tout au long du livre, nous vaut l'un de ses meilleurs textes : Ni chair ni poison. Racontant à sa manière la mort du sophiste athénien noyé, comme on le sait, dans la Méditerranée alors qu'il s'exilait, Fried imagine qu'il inversa la célèbre formule avant d'être submergé. Suit une longue discussion parmi les daphnés, témoins du drame, qui se demandent ce qu'a bien voulu dire Protogoras. Pour en avoir la cour net, ils se décident, au dernier ressort, à se porter au secours du noyé, mais celui-ci, entre-temps, a cessé de vivre, et l'on ne saura jamais le fin mot de l'énigme.

J.-L. R.

* LA DÉMESURE DE TOUTES CHOSSES, d'Erich Fried ; traduit de l'allemand par Pierre Parina. Editions Actes Sud, 142 p., 69 F.

Les histoires singulières de Tomasz Matkowski

Une voix insolite et pourtant familière venue de Pologne

TOMASZ MATKOWSKI habite Varsovie. Inédit dans son pays, voici son premier livre, un recueil de nouvelles très étranges. Le narrateur de ces brèves histoires est hanté par son corps, son sexe, les relations humaines, les femmes. Ce n'est pas seulement le regard d'autrui qui l'inquiète et le transforme : son imagination lui joue des tours aux conséquences si palpables qu'on se demande si la réalité est autre chose que le produit de nos fantasmes et de notre perception. Pourtant, à exposer ces angoisses et ces perturbations, la voix ne tremble guère, mais semble venir d'un lieu neutre, où l'absurde a force de loi sous l'éclairage de l'humour.

Ainsi, dans le Visage, le protagoniste découvre, dans l'œil étonné des passants et de ses amis, qu'il ne maîtrise plus le jeu de sa physiognomie ; sa figure, devenue indépendante de sa volonté, exprime des sentiments et des jugements qui le démentent

devant ses interlocuteurs. Il lui faudra apprendre à vivre avec la honte comme avec son double. « Maintenant, c'est comme si nous étions deux. Lui, il marche le long du trottoir, et moi, je trotte à ses côtés. J'observe notre visage : qu'il essaye un peu de faire l'idiot, je lui applique une de ces claques ! Comme il fait ban être à nouveau un homme normal ! »

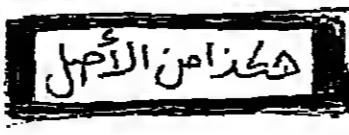
Le monde du sexe est particulièrement propice aux bizarreries, comme si notre corps, stimulé par la cervelle, s'ingéniait à ourdir des machinations contre notre bon équilibre. Avec le Vagin dédenté, c'est une archaïque obsession masculine qui va se dévoiler selon une procédure peu banale. Autre source d'agressions, d'hostilité et de mort : la société, sans qu'on sache bien si c'est à elle ou à l'individu que revient la palme de la perversité. Peut-être sommes-nous tous des pervers ordinaires, habitués par un binaire sadique qui s'exerce de

chacun contre tous et vice versa. Dans le Tramway, le désir de singularité est tel qu'il trahira le narrateur, victime de ses impulsions et livré à une foule qu'a nivelée la révolution. Ou bien, c'est simplement le bruit qui provoque le geste meurtrier dans le Mamelon. Partout et toujours, comme chez cet hypochondriaque que bouleverse la moindre alerte météorologique, mécanique ou microbienne, se profile la Catastrophe, qu'elle se nomme accident tragique, folie ou démence sénile.

Si l'on pense assez vite à Bruno Schulz et à Gombrowicz, ce n'est pas seulement à cause de la Pologne. Sans avoir le pouvoir stylistique de ses illustres devanciers, Tomasz Matkowski partage avec eux un fantastique mental où se mêlent l'orgueil et la désillusion.

S. K.

* LE DÉVISAGE ET AUTRES NOUVELLES, de Tomasz Matkowski ; récits en français ou traduits du polonais par Monika Touray, Jean Berret et l'auteur. Denoël, 156 p., 24 F.



● ENQUÊTE

LES FRANÇAIS ET LA LECTURE

En bibliobus sur les routes de l'Ardèche

L'accès à la lecture est un droit reconnu à tous les Français. Mais la gestion d'une bibliothèque publique dépasse souvent les capacités financières des petites communes, essentiellement rurales. Pour leur venir en aide, le gouvernement...

du général de Gaulle décida, en 1945, d'installer des bibliothèques centrales de prêt (BCP), qui, équipées de bibliobus, devraient apporter des livres près des domiciles d'une population dispersée. Dix-sept BCP furent créées en deux ans, puis le...

rythme se ralentit jusqu'à tomber à zéro pendant plusieurs années. En 1981, le ministère de la culture lança un programme de dix-sept années pour achever le maillage du territoire. Parmi celles-ci, figure la BCP de l'Ardèche.

L'ARDECHE ? Nelly Vingideux en connaissait déjà la beauté, et certains de ses secrets par d'intimes attaches. Mais elle l'avait surtout parcourue durant la saison des vacances, pendant laquelle le Vivarais se pare de toutes les séductions. Car ce pays de rivières tumultueuses, de routes en lacets, de cultures en terrasses, de roches volcaniques, peut aussi se montrer rigoureux. Nommée au début de 1982 conservateur de la BCP de l'Ardèche, Nelly Vingideux, conservateur à la bibliothèque universitaire de Nancy, s'occupait alors de formation à l'institut universitaire de technologie. Elle quitte le confort de la capitale lorraine et débarque dans un Privas engourdi par les frimas.

On ne l'attendait guère. « On a bien voulu me prêter un lit de camp à la préfecture. Il faisait un froid glacial. N'aurais-je pas fait une folie ?... » Le doute fut de courte durée, à voir mademoiselle le conservateur si dynamique et enjouée, à l'écouter parler d'abondance de la splendeur de l'Ardèche, de la qualité de ses habitants et des projets de la BCP.

Une roulotte tirée par un cheval

Mais, alors, la fameuse BCP n'existait que sur le papier. Il faut se démenager, convaincre. En fait, le terrain était propice, et Nelly Vingideux reçut l'appui de la Direction du livre et de la lecture, des élus - de toutes tendances, ajoute-t-elle - et du conseil général en particulier. Il est vrai que, au terme de la loi sur la décentralisation, la gestion de la BCP échoira entièrement au département. On lui prêta des locaux provisoires dans l'ancienne école normale d'instituteurs, en attendant qu'un bâtiment plus adapté à sa mission soit construit à la périphérie de Privas.

L'Ardèche cumule toutes les difficultés des zones rurales. Relief tourmenté, intense dispersion de l'habitat et petitesse des communes : sur les 338 du département, 30 ont moins de 1 000 habitants et, parmi ces dernières, 23 moins de 500 habitants. De plus, le département est faiblement peuplé, avec moins de 300 000 habitants - 100 000 Ardéchois ont émigré en un siècle. Mais, pour diverses raisons, il semble bien que les jeunes veulent « vivre au pays » et les Ardéchois prendre leurs affaires en main.

Ce climat favorable ne suffit pas pour créer des habitudes de lecture. Aussi, Nelly Vingideux s'efforce de mettre autant que possible les municipalités « dans le coup », afin qu'elles s'impliquent durablement dans la gestion de la lecture. Dans un pays ardéchois catholique et protestant, il convient, par exemple, que la bibliothèque - ne serait-ce que par une subvention - soit prise en charge par la mairie, « propriété » de toute la population. Les maires se font une douce violence, puisque nombre d'entre eux ont déjà demandé à bénéficier des services de la BCP.

Ce soir, justement, les animateurs de la nouvelle bibliothèque municipale de Soyons (950 habitants) sont réunis. M^{me} Maurin, présidente de l'association, s'y entend pour obtenir du maire une pièce supplémentaire - qu'elle a déjà quelque peu occupée, - et

de M^{me} le conservateur des présents. L'avantage évident d'une petite commune est que les rapports sont plus directs ; on ne risque guère de s'égarer dans les méandres de l'administration. Grâce à ses amis bibliothécaires, Nelly Vingideux a pu obtenir un stage d'initiation pour des bénévoles. M^{me} Maurin y a participé, « à mes frais », insiste-t-elle. La gestion d'une bibliothèque et l'animation autour du livre s'apprennent, et c'est aussi le rôle de la BCP de dispenser une formation.

Dans la 4-L, qui roule le long du Rhône avant de remonter vers Privas, Nelly Vingideux raconte comment la BCP s'est fait connaître aux Ardéchois. Une roulotte à l'enseigne de la BCP, tirée par un cheval, a parcouru le département. Dans chacune des petites villes traversées, elle a été le point central de diverses animations, expositions et spectacles d'artistes du cru, discussions. Les personnalités locales y prenaient la parole.

Cette campagne de promotion pour la lecture publique a été prolongée par d'autres opérations. Par exemple, une exposition itinérante autour de la musique avec des artisans créateurs de la région, un spectacle poétique en hommage à Prévert et animé par des musiciens, des chanteurs et les acteurs de la compagnie ardéchoise La Garçonille. Une semaine consacrée à l'enfance et la poésie, avec exposition itinérante, conférences, débats, films, vient juste de s'achever.

Pour Nelly Vingideux, la BCP doit être au centre d'une action culturelle tous azimuts, et œuvrer avec des partenaires de tous horizons. Des nouveaux médias (disques, cassettes, films vidéo) épaulent et complètent la diffusion du livre et vice versa. De même, la lecture devient davantage un réflexe si elle baigne parmi d'autres activités culturelles telles que la musique, le théâtre, le cinéma, les arts plastiques, etc.

Si la BCP est devenue rapidement opérationnelle, elle le doit aussi à la Fédération des œuvres laïques, qui lui a cédé son réseau de lecture publique. En moins de deux ans, la BCP s'est assurée cent cinquante relais. « Nos moyens actuels ne nous permettent pas de répondre à la demande de la totalité des communes », dit Nelly Vingideux. Il faut aussi maîtriser la progression du réseau en le consolidant.

Huit personnes animent avec elle la BCP et gèrent près de 50 000 volumes. « Nous formons une véritable équipe », dit-elle. Une équipe qui a un esprit de « militants de la lecture », même si l'expression ne lui dit rien qui vaille.

Privas, 8 heures. Dans la cour de l'ancienne école normale, les moteurs des deux bibliobus ont un réveil difficile, faute d'avoir passé la nuit dans un garage. A quand les nouveaux bâtiments ?...

Chargé de 2 500 livres, un de ces bibliobus, rutilant comme une voiture de pompiers, grimpe le col de l'Escrinet, puis dévale vers Aubenas. Vincent, conduit avec précision. Enfant du pays, il connaît la route. Nicole, la bibliothécaire, connaît, elle, le terrain et souligne au passage les particularités des roches volcaniques... Aujourd'hui, quatre bibliothèques seront desservies : celles de Meyras, Pont-de-la-Beaume, Mercener et Saint-Privat. A

rythme se ralentit jusqu'à tomber à zéro pendant plusieurs années. En 1981, le ministère de la culture lança un programme de dix-sept années pour achever le maillage du territoire. Parmi celles-ci, figure la BCP de l'Ardèche.

« Flaubert, ce jeune auteur... »

Si les bibliothécaires répondent à la demande des lecteurs, ils se gardent bien de mettre en avant leurs préférences. Un bibliothécaire, Jean-Michel, raconte : « Cette lectrice âgée voulait des histoires d'amour. Dans sa pile de livres, j'avais mis par erreur Madame Bovary. En me le rendant, elle m'a dit : « Il écrit très bien, ce Flaubert. Il est très moderne, on voit bien que c'est un jeune auteur... »

Quittant Mercener, où un petit cirque d'autrefois s'est installé sur la place de la mairie, le bibliobus traverse l'Ardèche et s'arrête à Saint-Privat, à l'heure de la sortie des écoles. Faute de combattants, sans doute, la bibliothèque municipale était tombée dans l'oubli avant que la BCP n'apporte un contingent de livres neufs. C'est un peu triste de voir le lot d'ouvrages jaunés des années 50 dont les titres médiocres n'invitent guère à la découverte, ce qui explique sans doute qu'ils furent délaissés...

De nouveau, le bibliobus franchit le col de l'Escrinet. A 19 heures, il entre dans Privas. « Quand je repars en tournée, le lendemain, dit Vincent, je dois encore refaire mes étiquettes de livres, remettre de nouveaux titres, écorcher les livres détériorés. »

Deux heures plus tard, Nelly Vingideux reprend le volant de la 4-L pour se rendre à Lyas, où se tient une réunion du syndicat intercommunal de Centre-Ardèche, qui regroupe vingt-huit communes - de cent à mille quatre cents habitants - dont dix-sept ont une bibliothèque. Dix-neuf « délégués à la lecture » par leur commune sont présents dans le

centre intercommunal, qui possède, bien sûr, une bibliothèque flamboyante. Ce syndicat intercommunal peut réaliser des opérations que ne pourrait effectuer chaque commune seule. La réunion de ce soir est présidée par l'animateur socio-culturel du syndicat, Nelly Vingideux énumère toutes les aides et les spectacles gratuits qu'apporte la BCP. Elle rappelle aussi que les communes, selon la convention signée avec la BCP, doivent dégager un budget pour la lecture. Le maire de Flaviac (neuf cents habitants) annonce que son conseil a voté un crédit de 2 000 F par an pour la bibliothèque. Pour une petite commune, c'est une somme conséquente.

La 4-L glisse vers Privas dans la nuit. Pour Nelly Vingideux, le regroupement par « pays » est une bonne solution, qui permet



CAGNAT

de mettre une documentation de référence à la disposition de plusieurs communes. Elle parle encore de la mise en place de la « première orothèque de France » en milieu rural, avec le concours du Fonds régional d'art contemporain. Cette orothèque prêterait des expositions d'art originales aux communes qui se seraient équipées pour les recevoir. Nelly Vingideux évoque enfin la création d'une annexe de la BCP à Annonay, qui permettrait une desserte plus facile dans le nord du département. « Dans cette région montagneuse, dit-elle, on n'évalue pas les distances en kilomètres mais en temps... » La 4-L ralentit. Privas apparaît accrochée à ses lumières. Mademoiselle le conservateur a des journées bien remplies...

BERNARD ALLIOT.

A l'hôpital, la guérison par les livres

La maladie est souvent l'occasion de retrouver le goût de lire

La lecture à l'hôpital... Selon les expériences de chacun, cette évocation suscite des images fortement contrastées pour les uns : l'hôpital serait un lieu de lecture intense, fruit du désenfermement, de l'ennui, de l'inactivité forcée ; pour d'autres, ce serait plutôt le néant culturel ou le règne quasi exclusif de la télévision.

Lieu de lecture intense, l'hôpital l'est assurément puisque, selon les estimations du ministère de la culture, deux malades sur trois lisent, ce qui est supérieur à la pratique de la population valide. Les malades lisent, mais quoi ?

Il est évident que certains stades d'un « parcours pathologique » interdisent le recours à des textes difficiles, notamment après une grave opération. Mais il est d'autres étapes, au cours d'un séjour à l'hôpital où, au contraire, la disponibilité est plus grande que jamais. L'inaction plus pesante et le recours à la lecture un remède véritable. Les spécialistes parlent d'ailleurs de « bibliothérapie ». Enfin, certaines hospitalisations sont de très longue durée, voire définitives, et la lecture s'impose alors comme une occupation essentielle.

La règle est donc, pour les bibliothèques hospitalières, de répondre à la très grande diversité de la demande, liée à la très grande hétérogénéité de la population. Vif aussi dans cette communauté un personnel nombreux qui, en raison de ses horaires particuliers, est

souvent privé d'accès aux bibliothèques publiques, et dont la demande de lecture n'est pas non plus à négliger.

Les bibliothèques hospitalières qui, dans le meilleur des cas, comprennent des salles de lecture pour les malades relativement valides et des chariots pour ceux qui ne peuvent quitter leurs chambres répondent-elles à ces besoins ? Certaines d'entre elles, assurément, dans quelques villes de province (Bordeaux, Poitiers par exemple) et surtout à l'Assistance publique de Paris. Mais la pratique de la lecture dans les hôpitaux reste très marquée, en règle générale, par l'origine de ces bibliothèques hospitalières, nées au fil des siècles du bénévolat et de la philanthropie, et dont aucun texte n'a permis, sur l'ensemble du territoire, une véritable organisation.

Pas même un kiosque à journaux

Certains établissements se contentent de faire circuler une petite bibliothèque roulante, sans véritable adaptation aux besoins des malades. Les salles de lecture capables de satisfaire, en même temps, à la demande des patients, de leurs familles et du personnel, sont encore rares. Il existe des établissements où rien n'est prévu pour la lecture. Il arrive qu'il n'y ait pas même un kiosque à journaux dans l'hôpital, ou à proximité immédiate de celui-ci. Les lieux les plus défavorisés, à cet égard comme à bien d'autres, sont les hôpitaux psychiatriques, les hospices, les maisons de retraite, où les durées de séjour sont parfois fort longues et où il serait particulièrement bien venu de stimuler l'activité intellectuelle des patients.

Le ministère de la culture souhaite que tous les établissements soient dotés, à l'avenir, d'une bibliothèque qui apparaisse comme une annexe de la bibliothèque publique la plus proche, ce qui est fréquemment le cas dans les pays voisins de la France. Il souhaite aussi que les bibliothécaires affectés dans les établissements de soins reçoivent une formation complémentaire qui les initie aux besoins particuliers des lecteurs hospitalisés.

Quelque deux millions de personnes recourent, en France, aux services des bibliothèques hospitalières. Un tel chiffre pourrait, estime-t-on, être doublé, voire triplé, compte tenu de l'importance de la demande. Une demande que l'introduction de la télévision à l'hôpital n'a nullement fait décroître, contrairement à une opinion répandue : la télévision apparaît en effet aujourd'hui à l'hôpital comme une « toile de fond » qui rythme la journée, au même titre que les soins, les visites, les repas, mais non comme le substitut des livres.

Les bibliothécaires remarquent au contraire que l'hospitalisation, pause forcée dans l'activité professionnelle, fournit souvent l'occasion de renouer avec la lecture, c'est-à-dire avec une habitude qui remonte pour certains à la période scolaire. Le malade, dit-on, dans les hôpitaux, est un « bon » lecteur, attentif, disponible, exigeant. Encore faut-il lui permettre de sceller avec la lecture des retrouvailles qu'il n'avait, bien souvent, pas prévues.

CLAIRE BRISSET.

Le Monde des livres

LE FEUILLETON

« L'Aventure littéraire du XX^e siècle », d'Henri Lemaître

Mission impossible

Par Bertrand POIROT-DELPECH

FICHTRE oui, la littérature a une histoire. Il faut la présomption des soixante-huitards attendus pour

décréter la table rase chaque matin. S'il est un art d'expression où l'héritage pèse, de toute sa contrainte féconde, c'est bien celui-ci. Mais cette histoire peut-elle s'écrire, du moins à cheud ? N'est-elle pas condamnée à classer les œuvres selon leur contenu et l'évolution des idées alentour ?

Après des dizaines d'autres, la dernière tentative en date pour prendre la succession du Lagarde et Michard se heurte aux difficultés du genre. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille y renoncer. La critique, aussi, est une entreprise nécessaire autant qu'impossible. Bordes doit être félicité d'alimenter nos réflexions sur le siècle finissant ; et avec l'éditeur, l'auteur. D'habitude, pareils monuments portent plusieurs signatures, comme les grammaires et les ascenseurs. Henri Lemaître a œuvré seul, ce qui suppose une belle maîtrise des centaines de milliers de pages qui ont façonné la période.

POUR feindre d'organiser le beau désordre des événements, rien de tel que les dates charnières. Les années 20 fournissent une articulation convaincante au siècle littéraire et aux deux volumes chargés d'en rendre compte. La Grande Guerre a induit la rupture du surréalisme et une conscience tragique des pesanteurs de l'histoire, de son non-sens. Mais à peine marquées ces grandes évolutions, l'auteur convient avec scrupule que l'esthétique réaliste a résisté aux convulsions, et qu'à l'absurde s'opposent des humanismes de crise, des renouveau spirituels.

Prenez la poésie, justement rétablie dans ses prestiges face au roman. Les pages consacrées au surréalisme sont aussi pédagogiques que fouillées ; elles montrent lumineusement comment l'art des mots s'est trouvé « ré-magnétisé » (Gracq) par l'approvisionnement du hasard tel que le cernaient les nouvelles sciences de l'inconscient, du langage, des mythes. Mais une fois expliqué le mouvement la plus spectaculaire de l'entre-deux-guerres, Henri Lemaître s'oblige à évoquer tous les poètes qui ont intégré ses apports sans se laisser intimider par ses diktats, de Toulet à Prévert, de Derème à Guillevic.

Les Interitres, par leur justesse même, soulignent la diversité incalculable des œuvres développées depuis cinquante ans :

Supervielle aux frontières de l'absence, le corps à corps de Michaux, Cher à la recherche d'une connaissance productive du réel, poésie-étoile de Cocteau, quête d'absolu chez Milosz et Saint-John Perse, tentation mystique chez Jouve, Emmanuel, La Tour du Pin, Renard...

LES chapitres voués au roman subissent l'hétérogénéité dont le genre tire sa richesse. Situé entre deux courants — humanisme moderne sur fond de fiction réaliste, littérature du spirituel — l'auteur, pour n'oublier personne, multiplie les exceptions à la règle. Céline et Jouhandeau deviennent des « maudits » solitaires ; Radiguet, Chardonne, Arland, Lacretelle, illustrent le renouveau du roman « d'analyse », etc.

Les auteurs qui comptent entrent mal dans des familles trop délimitées. On pourrait même les reconnaître à ce qu'ils définissent tout rapprochement, à ce qu'ils marquent les influences. Le roman existentiel n'est pas sans rapport avec l'analyse psychologique à l'ancienne (Sartre égale Bourget, ironisait Jacques Laurent). La « mal du siècle » dont semblent atteints Vailland, Nimier, Blondin n'affecte pas toute leur génération. Réunir Colette et Sagan, c'est céder à la commodité du classement par sexes. Le « retour au réalisme », où se côtoient Barbusse, Dabit, Simenon et Queffelec, ressemble à une rubrique fourre-tout.

Grâce à son vague, la notion d'humanisme autorise des regroupements occasionnels. Fort heureusement, les articles commentent les cousinages artificiels du plan d'ensemble et exaltent la singularité de chacun. C'est vrai pour Jules Romains, qu'Henri Lemaître tire justement de son actuel purgatoire ; pour Audoubert, à qui son baroque fit une réputation indue d'auteur difficile ; pour Mandiargues, Gracq.

PLU S plausibles apparaissent les rubriques du « drame spirituel » — Bernanos, Mauriac, Gracq — et de l'« autobiographie » : Argon, Drieu, Céline, Leiris. De même, il est admis de longue date que les grands de la dernière période ont cherché à se sauver du même « absurde » par la parole de l'auteur (Giraudoux), l'esthétisme de la vertu (Montherlant), l'action fraternelle (Malraux, Cernus).

Autre évidence propice aux classements : la mise en cause, vers 1950, de l'écriture elle-même (Artaud, Brice Parain, Paulhan, Beckett, Ionesco, Queneau, Bataille, Leiris, Blanchot, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Robbe-Grillet...). Mais des personnalités fortes échappent à la tendance dominante, obligeant à d'utiles sous-sections flottantes : la francophonie, le régionalisme, la science-fiction. Etiqueter « individualiste » Marguerite Yourcenar et « moderniste » Marguerite Duras, c'est tenir la gageure de la mise en cases, mais cela ne renseigne ni sur les écrivains en question ni sur les tendances longues où l'avenir les inscrira, peut-être.

lisme, la science-fiction. Etiqueter « individualiste » Marguerite Yourcenar et « moderniste » Marguerite Duras, c'est tenir la gageure de la mise en cases, mais cela ne renseigne ni sur les écrivains en question ni sur les tendances longues où l'avenir les inscrira, peut-être.

L'ENTREPRISE d'Henri Lemaître nous remet en mémoire une communication de Barthes reprise récemment dans le *Bruissement de la langue* (Seuil, 1984). Les Français, estimait Barthes, sont dressés à assimiler la littérature à l'histoire de la littérature, et cette histoire, coûte que coûte, à un objet d'enseignement. D'où des classements forcés en genres, en mouvements ; d'où des oppositions systématiques — travail/inspiration, par exemple, — des censures perpétuées d'une époque à l'autre, des préjugés indécorables sur les concepts mêmes de littérature, de classe, de bon goût, de classicisme, de francité, de sincérité...

Pourquoi y aurait-il un lien de causalité, opposable à tous et à tous les temps, entre telle et telle création qui se suivent ? Et Barthes de conclure : l'aliénation par le savoir reste à mettre à jour. Qu'attend-on pour considérer l'aventure littéraire, non plus en partant du seizième siècle, des auteurs et des écoles, mais de nos jours et des seuls textes ?

De toute façon, ce que nous disons de notre passé immédiat souffre de myopie et porte la marque d'un présent éphémère. S'agissant du dix-neuvième siècle, Philippe Murray vient de montrer (le *Dix-neuvième siècle à travers les âges*, Denoël, 1984) à quel point, de bonne foi, nous nous étions trompés de perspective. Et Murray, il le sait, sera un jour démenti ! Plus qu'un histoire générale, le dernier mot, en histoire littéraire, n'est jamais dit.

CE n'est pas un motif pour rejeter les entreprises comme celle d'Henri Lemaître. Mais peut-être ces débroussaillages devraient-ils faire leur deuil des espoirs d'ordonnements qu'entretennent nos universités, procéder davantage par coups de sonde, digressions, sautes de point de vue...

Bien que le dictionnaire pêche par omissions ou disproportions, il renonce à organiser la création en récit logique, ce qui le rapproche d'une manière rebelle, par définition, aux quadrillages de la raison.

* L'AVENTURE LITTÉRAIRE DU XX^e SIÈCLE, d'Henri Lemaître. Éditions Bordes, tome I, 1890-1930, 540 p., 190 F.; tome II, 920 p., 250 F.

ESSAIS POLITIQUES

Les chemins de Michel Jobert

Marianne et ses soupirants

Trente-six chandelles pour le président.

MICHEL JOBERT, c'est intéressant, mais à quoi ça sert ? Telle est la question que l'on ne cesse de se poser depuis que, ancien secrétaire général de l'Elysée puis ministre des affaires étrangères de Georges Pompidou, ancien ministre d'Etat de François Mitterrand, Michel Jobert se situe résolument ailleurs. C'est-à-dire, selon les mauvaises langues, nulle part.

Sans doute Michel Jobert est-il d'autant plus intéressant qu'il est un authentique écrivain, c'est une affaire entendue. Mais à quoi sert-il, lui, « l'obstrucateur, l'écoclaste, le révélateur d'évidences cochées » ?

A la lecture de son dernier ouvrage, *Par trente-six chemins*, sorte de promenade bucolique, au cours de laquelle chaque arbre rencontré, chaque paysan visité, est prétexte à discours sur l'état

du monde et de l'Hexagone, il est clair que Michel Jobert n'a pas servi à grand-chose pendant les vingt et un mois passés au sein du gouvernement de Pierre Mauroy.

Ce sous-emploi, qu'il déplore — et comment ne pas le déplorer avec lui, tant sont grandes les qualités qu'il s'auto-attribue ? — a été, semble-t-il, mis à profit pour composer un portrait peu flatteur de l'actuel président de la République.

Qu'on en juge ! Vu de Jobert, François Mitterrand orchestre une comédie plutôt sinistre. D'ailleurs, il est brouillon, et, hélas pour lui, « le savoir-faire ne supplée pas l'attention continue ». Il est (maintenant que Michel Jobert n'y est plus) entouré de ministres bavards « comme des serins échappés d'une volière » : il « manque de caractère ».

En outre, il est loo longtemps resté « incrédule des dangers et mal averti des réalités ».

Quoi d'autre ? François Mitterrand n'est pas seul responsable, car il est affligé, dans son entourage, de « petits maîtres en économie », qui lui font faire des « bêtises ». Qu'ot au grand argentier de l'époque, Jacques Delors, gare aux idées reçues : il n'est jamais qu'un « varié ».

Le tout compose des « hobbies au petit pied », qui ne suffisent pas pour « faire une grande politique ». Si bien que le film des deux ans de pouvoir de la gauche, dont Michel Jobert fut l'un des acteurs, peut se résumer ainsi : « inconscience » et « prétention ».

Dans le même mouvement, pourtant, Michel Jobert regrette la myopie des opinions publiques, et tente un rapprochement pour le moins audacieux. « Qu'a-t-on fait de toutes les prémonitions nationales et mandales du général de Gaulle, depuis qu'il était colonel ? On lui ouvro préféra Félix Gouin, Laniel ou Guy Mollet. Et moi, quand je parle de la liberté du citoyen, des peuples, de la nation européenne ? On rigole ! »

On rigolerait peut-être moins si le propos était moins excessif, donc plus significatif. En outre, le genre choisi, véritable pastiche de la prose présidentielle telle qu'on peut l'apprécier dans *la Fille et le Grain*, grossit encore le trait.

Domage. Les « déçus du socialisme » seront confortés dans leurs certitudes, par ce qui n'est qu'un livre de plus sur un chemin déjà parfaitement balisé.

Les amateurs de littérature et de Michel Jobert reliront, pour se consoler, son beau *Roman d'Elia Schuster*.

JEAN-MARIE COLOMBANI.
* PAR TRENTE-SIX CHEMINS, de Michel Jobert. Albin Michel, 244 p., 65 F.

Jean Bothorel fait le portrait de douze candidats (possibles) à l'Elysée. Devinez leurs noms.

JEAN BOTHOREL s'offre une récréation en envoyant des lettres ouvertes à douze « soupirants » présumés de Marianne. Soupirants de longue ou de fraîche date, choisis de manière subjective et dont l'éditorialiste du *Figaro* s'amuse à soder le cœur. De cette sélection ont été écartés l'actuel et l'ancien chef de l'Etat — leurs soupirs ont été déjà émis. Restent six socialistes, trois UDF ou deux RPR et... « un imposteur » — que Jean Bothorel passe au fil de la plume, se montrant tout à tour impitoyable ou bienveillant.

Dans cette galerie de portraits, que trouve-t-on ?

- Un « grand bourgeois », ni « tout à fait au-dessus des choses, ni tout à fait dedans », qui a choisi de militer dans un parti « par calcul », est devenu « l'imitateur de talent » d'un « prince de l'équivoque ». Après avoir accompli un « parcours sans faute mais sans obstacle », il reste un personnage « ambigu ».
- Un « homme de recours » doté d'un « orgueil immense », d'une « prétention à l'infécondité » et d'une... « morphologie rassurante », mais qui devrait « rajouter son discours ».
- Un « maréchal d'empire » dont le parcours « prend appui sur le principe de domination », mais dont le projet, « marqué au sceau du nationalisme, du colbertisme et du moralisme », pourrait aller « à rebours des aspirations du temps ».
- Un adepte de cette stratégie qui « procède du concept de la grande trahison », concept qui « autorise à trahir un allié de classe au bénéfice d'un ennemi

de classe si le stratagème permet ensuite d'éliminer définitivement ce dernier ».

- Un « honnête » homme qui croit au « sérieux et à la gravité de la vie » et qui, tout « imprégné de son éducation catholique », serait sur terre « pour laver la foute originelle ». Ni « saint », ni « pharisien », mais « coupable » et « appelé », il a pris le « risque » de quitter le « théâtre national pour la scène européenne ».
- Un « sabra » dont l'image de « grand frère modeste et un brin moralisateur, de cow-boy ou époules lorges et oux allures de juste (...) s'est soudain déchirée pour céder la place à un animal politique avec lequel il faudra compter ».
- Un introspectif qui « n'arrêterait pas de se chercher ». « Son rapport à la politique » serait « purement affectif » : d'un côté « l'homme des grandes croisades », de l'autre « l'homme des contradictions, des remises en question permanentes, des sincérités successives, qui peut être au réveil gauchiste, au déjeuner giscardien, ou diner réactionnaire ».
- Un « imposteur » qui aurait commis, il y a quelque dix-sept années, « l'impardonnable ». Un « Youtrou des intégristes de droite » dont la pensée « se résuimerait à une juxtaposition de slogans d'après-boire ».

- Un « vaniteux » à l'aspect « bonasse », qui a su, « foute d'apprendre », dilapider en trois ans « un capital de popularité, avec une maîtrise dans la chute sans précédent ».
- Un « grand adolescent » « en attente », « circonspect et nonchalant » dont la « pudeur, l'aversion du paraître, le refus de toute démolition », pourraient bien « englober l'ambition ».
- Un « militant » de toujours et pour toujours, « jusqu'à la tombe », peut être « sympathique » et « attachant » certes, mais dont « la pensée est inachevée, confuse » et « l'appréhension de la prise du pouvoir infon-telle ». Il s'est risqué une fois à « défer le Grand Timonier » de son parti, mais a « jeté l'éponge avant que ne commence le combat ».
- Un « notable » qui sait « s'économiser » et n'a jamais succombé « aux modes et aux rumeurs de la ville ».

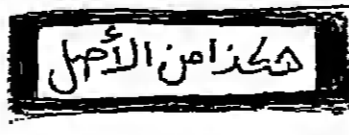
Qui sont-ils, ces douze soupirants ? Amusez-vous à les reconnaître (1).

CHRISTINE FAUVET-MYCIA.
* LETTRE OUVERTE AUX DOUZE SOUPIRANTS DE L'ELYSEE, de Jean Bothorel, Coil. « Lettre ouverte », Albin Michel, 179 p., 49 F.

(1) Il s'agit, dans l'ordre, de MM. Laurent Fabius, Raymond Barre, Jean-Pierre Chevènement, Jacques Chirac, Jacques Delors, Lionel Jospin, François Léotard, Jean-Marie Le Pen, Pierre Mauroy, Pierre Méhaignier, Michel Rocard et Philippe Séguin.

LA SEMAINE PROCHAINE
DANS LE MONDE DES LIVRES
Une étude : *Insaisissable modernité*

DENOËL
Pierre Bourgeade
La fin du monde
roman
"Il y a une gaieté d'écriture, une liberté sèche, une insolence si nette, si radicale, qu'elle enchante, émeut, séduit et provoque."
Jacques-Pierre Amette/Le Point
FINFINI



RADIO-TÉLÉVISION

COMMUNICATION

Jeudi 1er novembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 20 h 35 Série : Bilet doux. D'André Rueland et Michel Barry. Avec P. Moody, D. Boccardo...
21 h 30 Informations. Magazine de la rédaction proposé par Alain Desvres, Roger Fic, Maurice Albert et Jacques Decouray.
22 h 20 Dossier : 30e anniversaire de l'insurrection algérienne.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

- 20 h 35 Série : La Mafia. Réal. D. Damiani. Avec M. Flacido, N. Jamet, F. Fierri...
21 h 45 Magazine : Résistance. Le magazine des droits de l'homme, de B. Langlois.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 20 h 35 Cinéma sans visa. Émission de Jean Lacouture et Jean-Claude Guillemand.
20 h 40 Cinéma : La Gardien de chevaux. Film chinois de Xie Jin (1981), avec Z. Schimao, C. Chan, L. Quiong, N. Ben (v.o. sous-titrée).
22 h 15 Télémagazine. Avec M.M. Régis Bergeron, spécialiste du cinéma chinois, René Dumont et M. Marie Holzman, spécialiste de la vie en Chine.

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

- 17 h 5, Humour-humour : 17 h 19, Les DOM-TOM au quotidien : 17 h 48, Chronique de la France en guerre ; 18 h 10, Série : Dystopie ; 18 h 55, Dessin animé : Muppet Gadget ; 19 h, Série : L'Age heureux ; 19 h 15, Informations ; 19 h 28, Les gnomes de l'ombre ; 19 h 50, Atout PIC.

FRANCE-CULTURE

- 20 h 30 Moment privé, par J.-M. Grangier.
21 h 30 Vocabulaire : A. Rome, de L. Béna.
22 h 30 Nuits magiques : plastiques.

FRANCE-MUSIQUE

- 21 h Concert : « La Tentation de Saint-Antoine », de Chion.
22 h 34 Les soirées de France-Musique : Darins Mill hand ; vers 23 h 5, Quatre livres pour une communauté : 0 h, Boréales.

Vendredi 2 novembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h 20 TF 1 Vision plus.
11 h 50 La une chez vous.
12 h Feuilleton : Gorri le diable.
12 h 30 Variétés : La bouteille à la mer.
13 h Journal.
13 h 45 A pleine vie.
13 h 50 Série : Enquête en direct : 14 h 45 : Temps libres, avec Philippe Labro, Marianne Jobert, Henri Aïekon, Noël Simson, Eric-Monard.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

- 10 h 30 ANTOIPE.
12 h Journal et météo.
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
12 h 45 Journal.
13 h 30 Feuilleton : Les amours des années 50.
13 h 45 Aujourd'hui la vie. Avec Chantal Goya.
14 h 50 Série : Trimide et sans complexe.
15 h 40 La télévision des spectateurs.
16 h Reprise : Lire, c'est vivre. (diff. le 14 octobre).

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 17 h Télévision régionale. Programmes autonomes des douze régions.
19 h 55 Dessin animé : Lucky Luke.
20 h 5 Les jeux.
20 h 30 D'accord, pas d'accord (INC).
20 h 35 Vendredi 13.
Magazine d'information d'André Campana.
Julia, chrétiens, ou musulmans... Ils ont changé de religion en changeant radicalement de tradition. Un débat, des témoignages d'extrêmes, de philosophes, de journalistes convertis, avec la participation, notamment, de Roger Garaudy, Nadine de Rouckville, le rabbin Joey Eisenberg, le cheikh Abbas...
21 h 30 Une vie au service de la science : Bernard Halpern.

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

- 17 h 5, Humour-humour : 17 h 19, Fraggle rock ; 17 h 48, Magazine : Thémis ; 18 h 5, L'Age heureux ; 18 h 10, Série : Erasons arborés ; 18 h 55, Dessin animé : Inspecteur Gadget ; 19 h, Série : L'Age heureux ; 19 h 15, Informations ; 19 h 50, Atout PIC.

FRANCE-CULTURE

- 7 h Le goût du jour.
8 h 15 Les enjeux internationaux.
8 h 30 Les chaînes de la communication.
9 h 5 Matière de temps et de change.
10 h 30 Musique : miroirs (Bunamuchana) (et à 17 h).
11 h 10 L'école hors les murs.
11 h 30 Feuilleton : la Sen-Police.
12 h Passions.
13 h 40 Un consensus, à propos de Spinoza.
14 h Un livre, des voix : « Les Contomiers de Bassalane », de Michèle Perrin.
14 h 30 La onzième à trois voix, de P. Clandel (sélection prix Italia).

FRANCE-MUSIQUE

- 2 h Les voix de France-Musique.
7 h 10 Actus du monde.
9 h 5 Concert : œuvres de Brahms, de Palestrina, par les Chœurs de femmes du Gaechinger Kantorei.
13 h 32 Les chœurs de la terre.
14 h 2 Répères contemporains : œuvres de Rivier, Wyschnogradsky.
14 h 50 Les enfants d'Orphée.
15 h Les après-midi de France-Musique : Verdi ou le dramaturge du pouvoir - Péro et Fil.

POUR REMPLACER PLUSIEURS MAGAZINES

Un projet d'émission « pluriculturelle » sur TF 1

Savez-vous que les oiseaux distingués de Stravinski mais pas de Stravinski de Charlie Parker? Que les poissons rouges passent plus de temps près du bord du bocal qu'au centre? On apprend toujours des trucs fascinants et bizarres dans « Saga ».

Troisième et dernier numéro de Saga mardi dernier. Le très scientifique magazine de Michel Tréguier, qui nous ouvrait les portes fermées de la science, à sa manière, mystérieuse et excitante, difficile mais

M. ROBERT HERSANT ÉTEND SON INFLUENCE EN BELGIQUE. M. Robert Hersant vient de prendre une nouvelle participation - majoritaire cette fois - dans une société belge, celle de « Rappell ».

La télévision dans le métro. La décision est prise depuis quelques jours à peine, et M. Jacques Banaszuk, chef du service commercial de la RATP, ne cache pas son enthousiasme.

Avant de choisir la télévision, la direction de la RATP a examiné, resté d'autres médias : par exemple, lumineux, vidéotextes et même radio. Au mois d'août dernier, une voiture est équipée d'un magnétoscope et d'un écran.

Après trois mois, l'expérience se révèle concluante : pas de vandalisme ni de protestation, un intérêt sensible qui va même parfois jusqu'à la naissance, miraculeuse en ces lieux, d'un dialogue. Du coup, la RATP rencontre des producteurs potentiels : Europe 1, Télé-Libération, le Centre Pompidou, le FNAC ou l'Institut national de la communication audiovisuelle.

M. Banaszuk prépare les programmes de sa télévision et songe déjà aux annonceurs qui rentabiliseront l'opération en achetant un tiers environ du temps d'antenne. « Vous savez, ajoute-t-il avec une pointe de fierté, la publicité dans le métro rapporte chaque année 200 millions de francs de bénéfices nets, autant que tout le réseau de la SNCF et dix fois plus que le métro de New-York ».

Une mise au point de Jean-François Revel. - Notre confrère Jean-François Revel, cité dans notre article sur le magazine de TF 1 consacré jeudi soir à Moon en Uruguay (Le Monde du 1er novembre), émet formellement accordé quelque « patronage » ou quelque « appui » que ce soit à l'organisation « Causa » comme à tout groupe faisant l'objet du reportage de TF 1 « Uruguay : Moon contre Marx ».

otile, disparaît comme d'autres magazines, « Vagabondages », « d'Homme à homme », « Domino », et bientôt « Bravos », de José Artur (dernière apparition le 6 novembre). Comme il l'avait annoncé, M. Hervé Bourges poursuit sa politique de « réorganisation » de la première chaîne. On parle d'un prochain magazine hebdomadaire et pluriculturelle pour remplacer toutes ces émissions qui disparaissent (car attention, il y a le cahier des charges qui oblige la chaîne à parler de théâtre, de musique, de culture). Jean-Emile Jaccesson, responsable d'une onité de programmes, a

demandé il y a à peu près un mois à Antoine Gallien, réalisateur de talent, de concevoir et animer ce type d'émission. Il a réuni autour de lui des journalistes : « On trouvera une partie informative, style chroniques, à la première personne, et un gros dossier, tantôt sur le théâtre, tantôt sur la musique, tantôt sur la peinture », explique Antoine Gallien, qui a presque achevé le premier dossier. L'émission sera visionnée d'un week-end de jours par le P-D-G, qui prendra la décision finale.

Convertis ou renégats? En France, pays tel que et profondément sécularisé même si 80 % de la population continue, selon les sondages, de se déclarer « catholiques », la quête spirituelle chez certains les pousse à quitter leur religion d'origine pour embrasser une foi nouvelle. On les appelle des « convertis », mot plus neutre et bienveillant que les anciens termes d'« apôtats » ou de « renégats ».

Il est difficile de donner des chiffres pour un phénomène aussi personnel et secret, mais le passage de l'une à l'autre des grandes religions représentées en France est très inégal, suivant l'attitude de chacune face à la conversion. Selon le rabbin Josy Eisenberg, il n'y a pas plus d'une dizaine de conversions au judaïsme par an. Pour la simple raison que celui-ci, à l'encontre du catholicisme ou de l'islam, ne se considère pas comme « la seule vraie religion ».

D'après les chiffres fournis par l'épiscopat français, en revanche, quatre mille personnes demandent chaque année à entrer dans l'Église catholique ; quant à l'islam, numériquement la France, en deuxième religion en France, en estime à 300 000 le nombre de Français qui sont devenus musulmans. Or est-ce qui incite les convertis à changer de religion? Les réponses sont variées, comme la montre l'enquête menée par le magazine « Vendredi », d'André Campana, au cours duquel des convertis, célèbres ou inconnus, témoignent de leur expérience.

La conversion est aussi un phénomène de notre temps, où l'homme, éternel insatisfait, est toujours à la recherche de la vérité. L'exemple type : Roger Garaudy, qui est passé du protestantisme au communisme, puis au christianisme à nouveau, et enfin à l'islam, sans renier son passé. « Les yeux finis sur le Coran, dit-il, je garde la Bible dans la main gauche et Das Kapital dans la main droite ».

ALAIN WOODROW. * Magazine « Vendredi » FR 3, 2 novembre, 20 h 35.

OFFICIERS MINISTÉRIELS VENTES PAR ADJUDICATION Rubrique O.S.P. - 64, rue La Boétie, 563.12.66. Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice de CRETEIL le JEUDI 8 NOVEMBRE 1984 à 9 h 30 - En un lot. DIVERS LOCAUX dépendant d'un ensemble imm. sis 6 et 6 bis, rue La Fontaine BOISSY SAINT-LEGER (94) MISE A PRIX: 100 000 FRANCS.

UN APPARTEMENT A PARIS 15e de 2 pièces principales au 15e étage et un cellier au 3e étage 57 A à 59 A, QUAI DE GRENELLE MISE A PRIX: 225 000 F. Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice de Paris le JEUDI 15 NOVEMBRE 1984, à 14 heures. UNE PROPRIÉTÉ au CHESNAY (78) Avenue Jeanne-Léger, numéros 17-19 MISE A PRIX: 500 000 F.

INFORMATIONS « SERVICES »

SOCIAL

Près de 5 000 emplois supprimés cette année à la SNCF

Près de 5 000 emplois auront été supprimés à la SNCF en 1984. La direction de la société nationale a indiqué, au cours du comité central d'entreprise, réuni le mercredi 31 octobre, que les effectifs seraient à la fin de l'année de 246 000 à 246 500 contre 251 000 en janvier 1984.

LE SMIC HORAIRE PASSE A 24,36 F

Comme on s'y attendait, après la hausse des prix de septembre (In Monde du 18 octobre), le taux horaire du SMIC (salaire minimum interprofessionnel de croissance) est augmenté en France métropolitaine de 2,2 % à partir du 1er novembre 1984, passant ainsi de 23,84 F l'heure à 24,36 F, soit 4 116,84 F par mois pour cent soixante-neuf heures et 4 222,32 F pour cent soixante-treize heures trente-trois.

ÉTRANGER

AUX ÉTATS-UNIS

Le déficit commercial a représenté 118 milliards de francs en septembre

Washington (AFP). - Le déficit de la balance commerciale américaine stagne à 12,6 milliards de dollars (118 milliards de francs) en septembre, soit 27 % de plus que le mois précédent, annonce le département du Commerce. En août, le solde négatif des échanges avait été de 9,9 milliards de dollars. En juillet, il avait atteint le montant record de 14,1 milliards de dollars.

Pour les neuf premiers mois de 1984, le déficit commercial représente ainsi 96,3 milliards de dollars, contre 69,4 milliards de dollars durant la même période de 1983. Le gouvernement américain prévoit que le déficit des échanges atteindra 130 milliards de dollars cette année.

En septembre, les importations ont atteint 30,8 milliards de dollars, en hausse de 10,5 % par rapport à août.

BOURSES ÉTRANGÈRES NEW-YORK

Repli

La publication des dernières statistiques sur l'évolution de l'économie a provoqué un mouvement de reprise en septembre, mais le bilan est resté négatif. D'abord assez irrégulier, la tendance s'est peu à peu alourdie, et, à la clôture, l'indice des industrielles ne cessait un repli, 9,94 points à 1 207,37. Ce sont surtout les « Blue Chips » qui ont été affectés comme en témoignent le bilan assez balancé de la journée. Sur 2 009 valeurs traitées, 811 ont baissé, 723 ont monté et 475 n'ont pas varié.

Des dernières nouvelles sur le marché de l'économie, les opérateurs ont surtout retenu qu'en août, pour le troisième mois consécutif, le principal indicateur avait baissé, ce qui est généralement considéré comme l'avertissement d'un retour possible à la récession. Peu importe que ledit indicateur soit remonté en septembre (+ 0,4 %), puisque le même mois les commandes à l'industrie ont reculé de 1,8 %. Autour du « Big Board », le sentiment était, de fait, de nouveau à l'indécision. L'indice est resté modéré et 91,89 millions de titres ont été échangés, contre 95,20 millions.

Table with columns: Valeurs, Cours du 30 oct., Cours du 31 oct. Lists various stock indices and their values.

JEUNES

La mort en sucre

Un musée pour enfants expose la mort. Des classes entières s'arrêtent devant des tombes, se penchent sur des squelettes, méditent face à une vitrine remplie de crânes en pâte d'amande. La fête des morts au Mexique n'est pas une célébration triste, l'exposition du Musée des enfants (1) qui fait revivre pour le public parisien jeune ou non l'histoire d'un des tabous les plus solidement ancrés dans nos mentalités et plonge les enfants dans un univers qu'on cherche souvent à leur cacher.

Provocation ? Invoit-on un cauchemar ? L'exposition communique en effet en présence sous l'angle ethnologique mais dans une forme attrayante la vision mexicaine de la mort, si dérangeante mais si riche par ses origines méliées et sa signification actuelle. La fête des morts, qui correspond, dans le calendrier, à notre Toussaint, est célébrée au Mexique, parfois pendant plusieurs semaines, dans un véritable déferlement d'initiales colorées et de réjouissances populaires. Les racines précolombiennes de la civilisation mexicaine, les pratiques ancestrales de sorcellerie, se mêlent aux apports coloniaux espagnols dans le contexte contemporain pour créer une atmosphère baroque qui a fasciné les surréalistes.

Ralleries

Pendant cette période, les Mexicains - surtout dans les campagnes - décorent leur intérieur de frises en papier découpé et dressent chez eux des autels garnis d'offrandes comportant tout ce que le défunt dont on honore la mémoire aime (plats cuisinés, friandises, fruits, etc.). Ils parsèment de pétales de fleurs la cheminée qui mène du cimetiéra à leur habitation. L'âme du mort l'emporte pour regarder le foyer, l'espace de la fête. Musique et prières, mais aussi jeux et réjouissances ponctuent ces heures où la vie et la mort se rencontrent. Des « squelettes » vivants dansent dans les rues, et les boulangers confectionnent des brioches que la Toussaint qui l'on dépose sur les tombes afin de les partager avec les morts.

La célébration n'est ainsi l'occasion, pour les Mexicains, de rallier les traves de leur société, de dénoncer les injustices, de brocarder institutions et les personnes établies. Les gravures de José Guadalupe Posada, caricaturiste mort au début de ce siècle, exposées au Musée des enfants, témoignent avec force de la valeur décapante des symboles macabres. Son personnage central, la Catrina (l'égoutière), est un squelette habillé en femme, parfois coiffé d'un grand chapeau fleuri, dont l'apparition est présentée à toutes sauces du commentateur par l'actualité depuis un siècle.

Les enfants mexicains participent à part entière à la célébration de la fête des morts. Ils vendent dans les rues de petites crânes en sucre décorés à offrir aux morts et d'amusement avec des jouets macabres, parfois coiffés de minuscules crânes en sucre. Les enfants mexicains cherchent plus à l'apprivoiser qu'à la faire reculer.

PHILIPPE BERNARD.

PARIS EN VISITES

- SAMEDI 3 NOVEMBRE
- L'Hôtel de Sully, 15 heures, 62, rue Saint-Antoine, M° Vernier.
- Le musée Marmottan, 15 heures, 2, rue Louis-Bouilly, M° Zola.
- L'Île de la Cité, 15 heures, statue d'Henri IV sur le Pont Neuf (Académie).

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du jeudi 1er novembre: DES DÉCRETS
- Relatif aux congés annuels des fonctionnaires de l'Etat.
- Relatif à la commercialisation des vins à appellation d'origine.

MÉTÉOROLOGIE

Evolution probable du temps en France entre le jeudi 1er novembre à 0 heure et le vendredi 2 novembre à 24 heures. Zéro heure, la pression s'affaiblissant par l'Ouest, le flux perturbé océanique pénètre sur notre pays.

Vendredi, en matinée, sur la Bretagne, la Cotentin et la Vendée, le temps sera très nuageux et pluvieux. Sur le Nord, la Normandie, la région parisienne et jusqu'aux Pyrénées, le ciel se couvrira progressivement et quelques ondées se produiront sur l'Aquitaine. Sur la moitié est du pays, le temps sera encore très ensoleillé.

Dans l'après-midi, le soleil se limitera aux régions allant des Vosges à la Provence et à la Corse. Ailleurs le temps nuageux prédominera, les pluies à caractère passager se localiseront au Centre et au Bassin parisien.

Les températures comprises au lever du jour entre 13 et 4 degrés de l'ouest à l'est, atteindront un maximum l'après-midi, allant de 14 degrés en Bretagne à 22 degrés sur la Côte d'Azur. Les vents seront modérés de secteur sud-ouest.

La pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était, à Paris, le 1er novembre, à 7 heures, de 1 020,4 millibars, soit 765,4 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 31 octobre; le second, avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3832. A 9x9 grid with numbers 1-9 in some cells. HORIZONTALLEMENT and VERTICALEMENT instructions.

2. Accord final. Pas casseante. - 3. Travail qui se fait toujours avec application. Préfixe. Personnel. - 5. Occupent une position très en vue. - 6. On peut dire qu'elle de la branche. Avec lui, on n'a pas le dernier mot. - 7. Prise par la bande. Sait moins avec un tablier. - 8. Ont donc les moyens de réagir sans attendre. - 9. Ses contacts avec Amundsen furent glacés. Couvert de bleu.

Solution du problème n° 3831. Horizontalement: I. Encensoir. - II. Nouveau-né. - III. Dur. Vu. - IV. Oviparité. - V. Côté. Isa. - VI. Tas. Paas. - VII. Ruiné. Le. - VIII. Toïbe. - IX. Nive. Inse. - X. Es. Soic. - XI. Rémanence. Verticalement: 1. Endocrinien. - 2. Nouveau. Usé. - 3. Curiosité. - 4. Ev. FS. No 1. Sa. - 5. Nive. Pélin. - 6. Sanrissaria. - 7. Ou. Iso. Riva. - 8. Initiales. - 9. Ré. Ess. Eie.

GUY BROUTY.

AUTOMOBILE

MISE EN VENTE DES VIGNETTES

Les vignettes automobiles 1985, dont le tarif est pour la première fois fixé au niveau des départements, sont en vente à partir du 2 novembre dans les recettes des impôts, indique le ministère de l'Économie, des Finances et du Budget. Les vignettes seront également distribuées à partir du 10 novembre dans les débits de tabac, et ce, jusqu'au samedi 1er décembre à midi.

Étant donné le nouveau système de tarification, la vignette devra être acquise dans le département d'immatriculation du véhicule. Toutefois, afin de faciliter les démarches des automobilistes qui se trouvaient temporairement empêchés, la vignette pourra être acquise par une tierce personne sur présentation d'une photocopie de la carte grise.

loterie nationale LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER AUX BILLETTS ENTIERS. Le numéro 482215 gagne 4 000 000,00 F. Les numéros approchant aux: 402215, 480215, 482015, 482205, 482210, 412215, 481215, 482115, 482225, 482211, 422215, 483215, 482315, 482235, 482212, 432215, 484215, 482415, 482245, 482213, 442215, 485215, 482515, 482255, 482214, 452215, 486215, 482615, 482265, 482216, 462215, 487215, 482715, 482275, 482217, 472215, 488215, 482815, 482285, 482218, 482215, 489215, 482915, 482295, 482219.

loterie nationale LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER. Table with columns: TERM. NAISSONS, FINALES ET NUMEROS, SOMMES D'ACHÈTES. Includes LOTO and TRANCHE DES MONGOLFIÈRES.

